# le FILM

Montréal, Juin 1953 10 cents

Notre roman : DEUX AMOURS, par EVELYNE LE MAIRE

# Petites vedettes deviendront grandes

L'élégante MARIE WILSON, de *A Girl In Every Port*, fait tour à tour la conquête de GROUCHO MARX, WILLIAM BENDIX et DON DE FORE.

VIRGINIA MAYO, costumée pour le rôle qu'elle joua dans *Starlift*, un film des studios Warner Bros.

PATRICE WYMORE, une autre actrice des studios Warner Bros., vêtue du costume de ballerine qu'elle portait pour le film, *The Big Trees*.

L'actrice française, GABY ANDREU, que l'on a pu voir l'an passé dans le *Gantelet vert*, est maintenant à Hollywood où elle a tourné dans *The Two Million Dollars Robbery*.

le FILM

MONTREAL,
JUIN 1953
34e année No 11

10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

*LE SAMEDI*
*LA REVUE POPULAIRE*
*LE FILM*

975 - 985 DE BULLION
Tél.: PLateau 9638*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

*Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.*

*Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.*

ABONNEMENT

*Canada et Etats-Unis*
1 an ..... $1.00
2 ans ..... $1.50



# On le dit et on le répète

Gregory Peck incarnera « *Ulysse* » avec Mario Scarlati comme réalisateur. De Sica, qui devait tourner à Chicago *Miracle sous la Pluie* renonce à ce projet. « Impossible de tourner l'hiver à Chicago », dit-il, « il y pleut trop pour qu'on puisse y faire des miracles ! »

* * *

Jeanne Moreau a été sacrée première comédienne de Paris après sa performance dans « *l'Heure éblouissante* », au théâtre Antoine, où pendant quelques soirées, elle joua son propre rôle et celui de sa camarade Suzanne Flon. Si Pierre Blanchar avait eu la grippe, lui aussi, on se demande comment l'actrice s'en serait tirée.

* * *

Gerald Bernbaum a pour tâche de fabriquer les plats, chaises, tables et vases que l'on casse sur la tête des personnages à l'écran. Il ne faut pas, naturellement, que les acteurs soient blessés, de sorte que tous ces objets sont faits, avec un soin minutieux, de plastique ou de balsamier.

* * *

Les sept films qui ont eu le plus de succès dans les salles parisiennes sont : *L'Homme Tranquille*, avec John Wayne et Maureen O'Hara ; *Les Belles de Nuit* avec Gérard Philipe et Martine Carol ; *Violettes Impériales* avec Luis Mariano ; *La Fugue de M. Perle* avec Noël-Noël ; *Ivanhoe* avec Robert Taylor ; *Elle et Moi*, avec François Périer ; *Il importe d'être constant*, avec Michael Redgrave.

* * *

Mario Lanza eut la chance d'attirer l'attention de Serge Koussevitsky lorsqu'il travaillait comme simple déménageur dans un magasin de pianos, et le directeur de symphonie se chargea de financer le futur ténor. De nos jours, R.C.A. Victor a vendu 800,000 disques de la mélodie *Be My Love*, interprétée par Mario Lanza.

* * *

Kirk Douglas, qui va être la vedette du nouveau film d'Anatole Litvak, dont les prises de vues se dérouleront à Villefranche, se fait accompagner dans tous ses déplacements par un professeur de français, dans l'espoir de pouvoir se débrouiller tout seul quand il sera sur la Riviera.

* * *

Betty Saint-John, une brune fille d'Albion, joue, chante et danse avec un égal talent ; elle a traversé l'Atlantique pour tenter sa chance à l'écran. Ses brillants débuts dans un film de Cary Grant l'ont classée parmi les étoiles nouvelles qui montent au firmament de Hollywood.

* * *

Hollywood tourne maintenant des films en Afrique, aux Indes, au Japon. L'Espagne a servi de décor au *"Decameron Nights"* ; Québec a été le théâtre du film *"I Confess"* d'Alfred Hitchcock avec Montgomery Clift, et les photographes américains sont allés en Europe centrale, près de la zone russe, pour tourner *"No Time for Flowers"*.

* * *

Le prix « Jean Vigo » fondé en 1931 et destiné à récompenser un jeune cinéaste pour son originalité et sa technique, a été attribué cette semaine à « *Crin blanc* », documentaire poétique de moyen métrage sur la vie d'un cheval sauvage de Camargue. L'auteur, Albert Lamorisse s'était déjà signalé par son excellent « Bim », réalisé voici deux ans. « *Crin Blanc* », qui fut présenté à Londres au cours de la « Semaine du cinéma français », sortira à Paris au printemps.

# L'ACTEUR DE COMPOSITI

**Ainsi que nous l'écrit notre correspondante de Hollywood, Mme Louise Gilbert-Sauvage, l'acteur HUGH O'BRIAN a le don des transformations : boxeur, Indien, cow-boy, etc.**

La métamorphose qui exprime l'état naturel d'un être à diverses époques de son existence devient, au cinéma, une adaptation artistique selon les caractères qu'il faut interpréter.

Chaque fois qu'il me fut donné de revoir l'acteur de composition, autrement nommé, acteur de caractère qu'est Hugh O'Brian, je n'ai pu m'empêcher de noter le complet changement de personnalité endossé par cet acteur aux multiples visages.

Ne devient pas acteur qui veut. Cela ne se produit pas, comme on le croit parfois, à la va-comme-je-te-pousse ; car la perfection dans l'art théâtral exige de nombreuses répétitions, des qualités essentielles d'observation, et l'adaptation intégrale au milieu où doit vivre le héros ou l'héroïne.

Il en est qui semblent être nés pour se métamorphoser à leur aise, pendant que d'autres, ne peuvent changer leur allure, ni leur expression, d'un iota.

Hugh O'Brian appartient à la première catégorie. Il n'est que les familiers, et encore se trompent-ils parfois, déclare-t-il, qui peuvent le reconnaître à première vue dans chacun de ses rôles.

Les acteurs versatiles de son espèce vont loin dans le théâtre, et surtout dans le septième art, au cinéma. Facile ? — Essayez-en, vous verrez que pour y atteindre, il faut s'astreindre à beaucoup d'étude, d'application et de persévérance. « Ce n'est que l'expérience et la pratique des jeux de physionomie qui permettent de maîtriser le métier. »

Ainsi me parle le jeune et brillant garçon que je retrouve dans "The Man From Alamo", et cette fois, je le reconnais sans difficulté.

# ON AUX MILLE VISAGES

**par Louise Gilbert-Sauvage**

**Nous présentons sur cette page, ainsi que sur celle de gauche une variété de rôles interprétés par HUGH O'BRIAN qui sait vraiment se rendre méconnaissable.**

« Il faut être prêt à sacrifier le brio, son apparence, et même son âge, déclare-t-il, au profit du caractère à personnifier. »

En effet, O'Brian, un beau garçon de vingt-sept ans, mesurant six pieds, aux cheveux bruns autant que les yeux, n'a jamais craint, depuis les trois ans qu'il tourne des films, de paraître vieux, laid, ridé, insignifiant ou vilain. Au cours de ses vingt-trois films ses cheveux ont été teints blonds, roux de toutes les nuances, et même rasés complètement. Ses divers rôles exigèrent tantôt une moustache, tantôt une longue barbe. Et ce ne fut jamais du chiqué ; il a réellement laissé son visage devenir celui d'un poilu. Pendant des mois, il s'est promené, (ce n'est pas une rareté à Hollywood, d'ailleurs) portant au menton un duvet en croissance. On l'a vu portant des lunettes de toutes sortes. En réalité sa vue est parfaite.

Hugh O'Brian professe une espèce de vénération, l'apparentant à Lon Chaney, pour les rôles qu'il est appelé à jouer. Il déclare qu'il s'amusa plus à se voir la tête nue comme un genou, dans son caractère d'Indien, qu'il ne se plaît à sortir avec une jolie fille. Et il ajoute : « Je trouve préférable que l'on rie de mon personnage, plutôt que d'être pris en pitié. Je préfère être vilain que raseur ».

Bien entendu, il n'est plus le même en dehors de ce qui touche à l'écran. Hugh redevient alors le jeune homme avide de romanesque et heureux de s'amuser. Sa vie privée et sa vie au cinéma sont deux choses complètement différentes, dit-il.

Voilà un beau talent à surveiller, ses succès égalent ses efforts.

*Plume au vent*. CARMEN SEVILLA et les trois galants de *Plume au vent* : GEORGES GUETARY, JEAN GAVEN et un jeune acteur espagnol.

# Plume au vent

## Optimisme . . . Jeunesse . . . Bonne humeur . . .

Louis Cuny a terminé à Paris, par quelques scènes au théâtre de l'Empire et en extérieurs, les prises de vues de son nouveau film : *Plume au Vent*. Cette opérette à succès a déjà fait sur scène son tour d'Europe, et l'audience nouvelle que lui offre le cinéma contribuera encore à élargir son rayonnement.

Louis Cuny a fait un long séjour à Madrid où furent réalisées en extérieurs et intérieurs réels, la plus grande partie des scènes du film. Interrogé à son retour à Paris par des journalistes, il leur a expliqué :

« Comment j'ai traité cette opérette ?... Dans un sens de grande fantaisie, et avec le souci de faire, avant tout, un film. C'est-à-dire que l'action ne s'arrête jamais. Je me suis efforcé à ce que les chansons ne viennent pas, s'intercaler entre les scènes ; elles en font partie. Plutôt que de chansons, on devrait parler de dialogues chantés. Dès les premières images, on trouvera un climat d'opérette. Notre histoire se déroule dans un village basque. C'est dire que nous ne sommes pas allés chercher à Madrid un cadre d'atmosphère espagnole ; nous avons tourné au contraire dans les sites les plus verdoyants de cette région aride, à Aranjnez, à Acète, dans un parc voisin de Madrid.

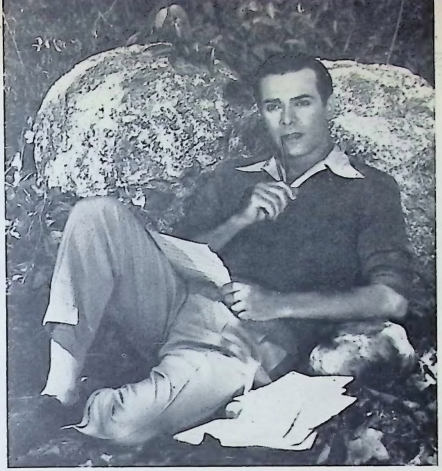
« Mes interprètes m'ont donné toute satisfaction : Georges Guétary dont les qualités de chanteur n'ont pas besoin d'être soulignées, s'est révélé un vrai comédien et un danseur. Carmen Sévilla est une interprète exquise et qui apparaît, elle aussi, sous un jour nouveau. Je n'ai eu qu'à me louer de tous : Jacqueline Pierreux, Nicole Francis, Jean Gaven et tous leurs camarades. *Plume au Vent* se présente sous le triple signe de l'optimisme, de la jeunesse et de la bonne humeur... »

Dans le rôle de Claude, Georges Guétary est métamorphosé en jeune Don Juan de village, fils d'un vétérinaire, peu enthousiasmé par le métier paternel et ne songeant qu'à écrire des chansons et à faire jouer une opérette. Avec l'aide de deux copains, Jean-Pierre, féru de science et de chimie, et

François, fils de l'aubergiste local — qui fait de l'auberge familiale l'*Auberge qui chante* — il trouvera son bonheur et sa réussite, non sans avoir emprunté l'identité de Jean-Pierre pour aller surveiller à Paris l'héritage de son ami : une pharmacie. Et il y rencontrera une amie d'enfance jamais oubliée, la jolie basquaise Héléna, d'abord fiancée à François mais que Claude arrachera au mariage pour l'épouser lui-même. Car en définitive, il a choisi et n'est plus une « plume au vent », mais bien l'homme d'un seul amour.

Georges Guétary anime ce film d'une gaieté, d'une fantaisie jamais démenties. Sa belle voix et celle de Carmen Sévilla nous font entendre une demi-douzaine de chansons exquises ou drôles dont les titres donnent bien le ton général de l'atmosphère : *On peut blaguer l'amour ; Je n'embrasse pas les garçons ; On peut dire qu'on est heureux ;* la *bonne Soupe aux choux*, etc.

S'il faut en croire un amateur de statistiques, l'écran a offert aux spec-



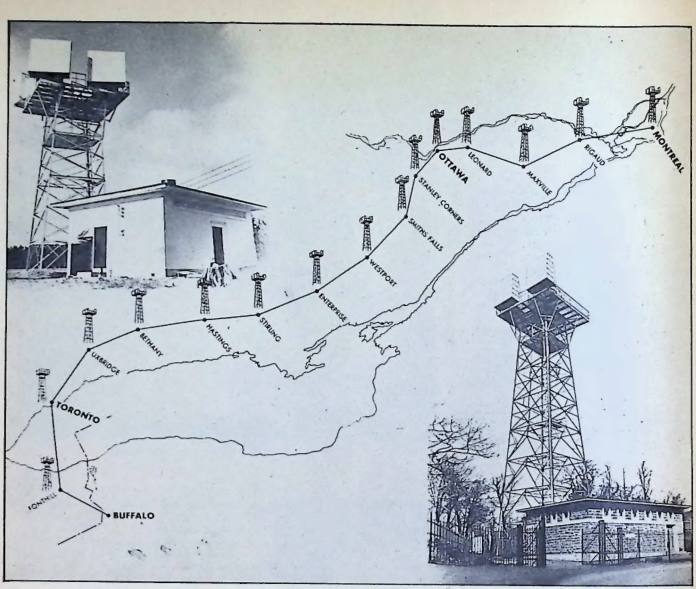
**GEORGES GUETARY semble absorbé par la composition musicale. Si l'on en juge par les feuillets déchirés, la chose ne va pas toute seule.**

**CARMEN SEVILLA, une charmante artiste espagnole, vedette de *Plume au vent* et de *Violettes impériales*, semble distraite tout en prenant sa tasse de café.**

tateurs de la dernière Biennale de Venise, en une semaine : 26 cadavres, 18 assassins, 16 fous ou maniaques, un sadique, un martyr et 135 alcooliques. Une véritable série noire, en somme. Devant une pareille tendance du cinéma à nous représenter la vie sous ses plus sinistres aspects, nous respirons lorsqu'un metteur en scène, rompant avec le snobisme du moment, nous la montre sous de riantes couleurs.

C'est le cas de Louis Cuny avec *Plume au Vent*. Ce fut le titre d'une opérette de Jean Nohain, c'est celui d'un film dont l'ambition est de nous amuser. Un oncle à héritage, un pharmacien, un enlèvement, des refrains, de jolies filles, de la poésie : la première grande opérette que le cinéma français nous ait donnée depuis longtemps.

Une autre particularité du film est son enregistrement sonore à la manière des comédies musicales américaines. Un micro sélectif a permis d'enregistrer séparément les voix et l'orchestre, ce qui offre la possibilité de doublages meilleurs, et beaucoup plus faciles, dans les autres langues. Dans le domaine de l'opérette, *Plume au Vent* marque un point.




**Carte du réseau de télévision de Radio-Canada avec ses relais à ondes micrométriques qui ont été érigés par la Compagnie de téléphone Bell. En bas, à droite, le pylône terminus de Montréal, qui a été érigé sur le mont Royal. On aperçoit à l'arrière-plan l'antenne de CBFT. En haut, à gauche, l'une des 13 stations de relais entre Montréal, Ottawa et Toronto.**

# Notre télévision canadienne va de l'avant

**Un réseau de relais à ondes micrométriques relie, depuis la mi-mai, Montréal, Ottawa, Toronto et Buffalo. Prolongement prévu du réseau jusqu'à Québec.**

UN ÉVÉNEMENT d'importance capitale dans le développement de la télévision canadienne se produisait vers la mi-mai, lorsque des programmes de télévision furent transmis pour la première fois de Toronto à Montréal par le réseau interurbain de relais radiotéléphoniques à ondes micrométriques de la Compagnie de Téléphone Bell du Canada.

Grâce à ce premier réseau canadien de relais radiotéléphoniques capable de relayer des programmes de télévision, les postes CBLT, de Toronto, et CBFT, de Montréal, présentent aux deux plus grands auditoires de la télévision canadienne le même programme en même temps.

Ce réseau à ondes micrométriques a pour but de fournir à la fois un supplément de circuits téléphoniques interurbains et des voies de télévision entre Toronto, Ottawa et Montréal, de même que de relayer des programmes de video américains à des centres canadiens. Les télérécepteurs desservis par le poste CBLT peuvent déjà capter les programmes américains grâce au jalon Buffalo-Toronto du réseau de relais radiotéléphonique, lequel a été inauguré le 19 janvier dernier.

En plus de fournir des voies pour la télévision dans les deux sens entre Toronto, Ottawa et Montréal, le réseau à ondes micrométriques procure un

supplément initial de 60 circuits téléphoniques entre Toronto et Montréal, de 12 entre Toronto et Ottawa, et de 12 entre Montréal et Ottawa.

La construction du réseau à ondes micrométriques, avec ses pylônes, édifices et outillage électronique complexe, a été complétée rapidement pour fonctionner à la date fixée par Radio-Canada pour l'inauguration des programmes de réseau. Moins de deux ans se seront écoulés entre les premières expériences pour déterminer l'itinéraire à suivre et l'entrée en service du réseau.

Celui-ci peut être prolongé au nord et à l'ouest de Toronto de même qu'à l'ouest de Montréal pour répondre aux exigences futures. Les ingénieurs dressent déjà des plans pour le prolongement du réseau de Montréal à Québec.

Le relais radiotéléphonique à ondes micrométriques, qui jouit d'immenses possibilités, est le plus récent mode de communication à distance. Il renferme à la fois quelque chose de très ancien et de très nouveau. Il est basé sur l'un des plus anciens principes de communication — le système de relais pour transmettre des messages d'un endroit à l'autre. Sa technique est la transmission par ondes micrométriques — la méthode la plus récente, suivant laquelle la radio sert de commissionnaire.

Les ondes micrométriques sont des ondes à fréquence ultra-haute, 4,000,000,000 de cycles à la seconde, soit plus de 4,000 fois la fréquence d'un poste de radio ordinaire. Elles voyagent en ligne directe, comme les ondes lumineuses, et doivent être relayées pour contourner la courbe terrestre ou surmonter des obstacles tels que les montagnes.

Le réseau de relais radiotéléphoniques de la compagnie Bell transmettra des programmes de télévision entre divers endroits le long de l'itinéraire du réseau qui comprend actuellement un poste émetteur à Buffalo, des postes terminus à Toronto, Ottawa et Montréal, puis 12 relais entre ces villes. Le jalon Buffalo-Toronto requiert seulement un relais érigé à Fonthill, Ont. Le tronçon Toronto-Montréal comprend huit relais entre Toronto et Ottawa puis trois entre Ottawa et Montréal.

Le relais ordinaire comprend un édifice en béton renfermant l'outillage de radio et un pylône surmonté d'antennes. Les relais sont situés en des endroits élevés le long de l'itinéraire du réseau. La hauteur des pylônes varie entre 50 et 225 pieds.

Les pylônes sont surmontés de plates-formes qui supportent quatre antennes géantes en forme de pyramide. Cha-

[ *Lire la suite page* 33 ]

**Michèle Tisseyre invite chaque semaine à sa populaire émission *La Pharmacie Montréal*..., des personnalités fort intéressantes. Nous voyons ici Son Honneur, le maire CAMILLIEN HOUDE, en compagnie de ses deux petits-fils, qui furent les auditeurs attentifs d'HAZEL SCOTT, la pétillante pianiste américaine.**

**La qualité des émissions télévisées à Montréal est des meilleures comme on peut le voir par cette photo prise lors du *Johns Hopkins Science Review*, une excellente série de films documentaires qui reprendra à l'automne.—Nous voyons ici LYN POOLE, le directeur de cette série, en compagnie des professeurs HANS SELYE de l'Université de Montréal et DAVID L. TOMSON de McGill. Le kinescope filmé à cette occasion était projeté sur les écrans américains par 26 postes de télévision des Etats-Unis, dès le lendemain.**

*The Cruel Sea.* Le capitaine Erickson (JACK HAWKINS) et le lieutenant Lockhart (DONALD SINDEN) ont connu les mêmes dangers, partagé les mêmes responsabilités, et sont ainsi devenus une paire d'amis.

# The Cruel Sea

Ce film maritime est une adaptation du roman du même nom par Nicholas Monsarrat, un livre qui n'a pas tardé à être traduit en plusieurs langues, notamment en français, et qui figure en tête des best-sellers de l'année.

Le récit se situe, la plupart du temps, en plein Atlantique, sur une corvette de guerre, la *Compass Rose*, qui a pour mission d'escorter des convois.

Le commandant Erickson (Jack Hawkins) a repris du service dans la marine anglaise, pour toute la durée de la guerre. Il a pour second, James Bennett (Stanley Baker), un paresseux qui dissimule son incompétence sous une allure de matamore. Les deux sous-lieutenants viennent tout juste de terminer leur entraînement. Ce sont : Lockhart (Donald Sinden), journaliste un peu frondeur ; Ferraby (John Stratton), jeune commis de banque timide et sans aucune expérience des choses de la mer ; Morell (Denholm Elliott), un autre nouveau venu dans la marine et qui exerçait à Londres la profession d'avocat.

Si la première traversée de l'Atlantique n'est marquée d'aucun événement mémorable, il n'en sera pas de même de celles qui suivront, de sorte que l'on assiste à de tragiques combats. En un an, la *Compass Rose* escortera onze convois et à chaque voyage l'ennemi se montrera mieux armé et plus déterminé à vaincre.

Quand le navire entre au port et que les hommes de l'équipage sont en permission, on suit chacun dans son milieu, on se rend compte des liens d'amitié qui se sont noués entre eux et qui les accompagnent même quand ils ont retrouvé leurs familles. Malgré la guerre, les ruines accumulées durant leur absence et la mort qui les guette, ces marins forment de nouveaux attachements et font des projets d'avenir.

Bien entendu, ils ne reviendront pas tous. Parmi ceux qui verront la fin des hostilités, il y aura des malades, des blessés et des décorés, comme cela arrive après toutes les guerres et sous tous les drapeaux.

Les autres artistes qui font partie de la distribution sont : Watts (Liam Redmond), Tallow (Bruce Seton), Wells (Meredith Edwards), Baker (John Warner) et Julie (Virginia McKenna).

# LES MAGICIENS de HOLLYWOOD

par MARC LEBLANC

DANS les coulisses des studios de Hollywood, on rencontre des hommes affairés, obligeants, renseignés : ce sont des accessoiristes, mais ce sont surtout des magiciens. Leur domaine propre consiste en d'immenses entrepôts qu'ils connaissent aussi bien, et peut-être mieux que le fond de leurs poches. Grâce à cette connaissance très précise, ils sont en mesure de produire en un temps minimum l'accessoire requis.

Un accessoiriste est mis au courant de ce qu'on réclamera de lui dès que la rédaction du scénario est terminée. On lui remet aussitôt le texte en lui disant à quelle époque et en quel lieu se déroule l'action. La première lecture a pour seul but de lui donner une idée générale du film. A la deuxième, il souligne tous les accessoires mentionnés dans le texte et fait une note marginale dans laquelle il indique où et comment il compte se les procurer. Puis il découpe le tout en scènes et rédige une liste complète et détaillée des objets requis par chacune d'elles. En dernier lieu, il a un long entretien avec le réalisateur et le metteur en scène du film projeté.

Quand l'action se passe de nos jours, la tâche de l'accessoiriste est relativement facile. Elle se complique, cependant, lorsqu'il s'agit d'un film exotique, ou encore de celui dont l'action se situe tantôt en Amérique et tantôt outre-mer. Même si les entrepôts ne renferment pas les objets requis, il arrive qu'on trouve à les louer sans trop de difficulté. Pour les films historiques, la tâche est beaucoup plus ardue, les recherches longues et fastidieuses, surtout dans le cas de récits bibliques.

Trouver les accessoires nécessaires à la mise en scène d'un film de l'Ouest est une routine assez facile à suivre. Les chevaux et les bestiaux sont loués, seulement il y a parfois des objections légales au transfert d'animaux rares ou coûteux d'un Etat à l'autre. Pour *Salome, the Dance of the Seven Veils*, tourné dans l'Etat d'Israël, on réclama à l'accessoiriste des chameaux à une seule bosse ou dromadaires, et la plupart de ceux qu'on pouvait se procurer en avaient deux. Il fallut bien les accepter, et l'accessoiriste accomplit alors le tour de force de camouffler l'une des bosses. Il y réussit si bien que personne ne s'aperçut de la supercherie.

Les éléments atmosphériques: brouillard, pluie, vent ou neige sont aussi des problèmes depuis longtemps résolus. Remarquons en passant que si la neige des studios n'est pas froide, leur pluie est très mouillée, comme les pèlerins du *Miracle of Our Lady of Fatima* en ont eu la désagréable expérience.

**Une scène du film *Carrie*, version filmée du célèbre roman de Theodore Dreiser. On remarque l'outillage désuet propre à l'époque.**

La végétation présente des problèmes plus délicats. Ainsi dans *The Road to Bali*, on avait besoin de quarante palmiers des îles des mers du Sud. Bien que leur feuillage ressemble à celui des palmiers de Californie, leur tronc et leur forme sont tout à fait différents. Après d'infructueuses recherches, on put découvrir l'un de ces palmiers à San-Diego. Il fallut alors y envoyer des experts en horticulture qui s'engagèrent à faire un moulage de l'arbre, sans lui causer aucun dommage. Ce moulage, rapporté à Hollywood, fut ensuite reproduit à quarante exemplaires, en acier recouvert de caoutchouc.

Il s'est produit, au moment du tournage de *Bloodhounds of Broadway*, un incident assez amusant et qui a exigé pas mal d'ingéniosité de la part de l'accessoiriste. Des chiens devaient dévorer des pilules renversées à terre ; ils se contentèrent de les renifler. On leur offrit alors du sucre sous forme de pilules : ils les croquèrent et les mâchèrent longuement au lieu de les avaler. Finalement, l'accessoiriste fabriqua ses propres pilules qui furent un régal pour ces chiens de chasse. Rien d'étonnant à cela puisqu'elles contenaient du poulet, du jambon et du boeuf !

Il est assez surprenant de constater à quel point le grand public est bon observateur des moindres détails, comme en témoignent les nombreuses lettres reçues par les divers studios. L'un des objets qui soulèvent le plus de contestations est le drapeau étoilé. Les spectateurs semblent pouvoir compter, avec une rapidité prodigieuse, les étoiles sur un drapeau qui claque au vent. Si l'action, comme cela arrive pour les histoires de pionniers, se passe à une époque où certains Etats ne faisaient

[ *Lire la suite page* 33 ]

**Ci-contre, les deux chiens de *Bloodhounds of Broadway* qui se sont montrés si difficiles à satisfaire sur le choix des pilules qu'ils devaient avaler.**

# HOLLYWOOD

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

JANE POWELL tourne actuellement dans *Two Sailors And A Girl*, avec GORDON MACRAE. Elle chantera plusieurs mélodies, à la grande joie du public car elle est très populaire.

### 50 - 50

Il est devenu de plus en plus fréquent de partager les profits obtenus d'une production, avec l'étoile de premier plan de ce film. Ainsi, dans "Son of Paleface" Paramount divisera moitié-moitié les dividendes avec Bob Hope qui en est la vedette. Dans "Road to Bali", l'arrangement est en tiers, parce que dans ce film, Bing Crosby se joint à Hope pour les premiers rôles. Il en est de même pour plusieurs contrats de vedettes. Il va sans dire que Bob et Bing sont classés parmi les vedettes les plus populaires. En Angleterre, les "fans" ont élu Bob Hope le grand héros international de tous les films. Hope ira en Angleterre en juin prochain pour tourner avec Jack Buchanan.

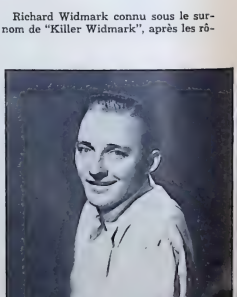
•

### Festival de chansons.

C'est ainsi que Jane Powell nomme le prochain film qu'elle fera avec Gordon MacRae, "Two Sailors and a Girl". En effet, il s'y chantera une dizaine de mélodies, et ces deux chanteurs américains, toujours bien en voix, seront presque tout le temps en scène.

### Grands voyageurs...

devant le monde... Tels sont Stewart Granger et Robert Taylor. Chacun racontait, l'autre après-midi, leurs randonnées, entre les prises de scènes de "All the Brothers Were Valiant", film qui réunit ces deux voyageurs devant l'Eternel. C'est la première fois que ces deux étoiles font un film ensemble. Taylor, se croyant bon premier dans son tour du monde, racontait qu'il avait vu l'Italie pour "Quo Vadis", que "Ivanhoe" l'avait appelé en Angleterre, et qu'il était allé au Colorado pour "Ride, Vaquero !" « Récemment », ajouta-t-il, (modestement) « je suis allé par toute l'Amérique dans mon avion, pour des représentations personnelles. Après ce film, je dois retourner en Angleterre où je serai l'étoile de "Knights of the Round Table". Granger, qui l'écoutait de son air le plus narquois, finit par dire : « Oui, voilà ce qui s'appelle faire du chemin. Quant à moi, l'Afrique m'a fait signe pour "King Solomon's Mines" ; puis ce fut la Sicile et la Tunisie pour "The Light Touch", l'Idaho et le Wyoming pour "The Wild North", et ensuite, la Jamaïque d'où je ne suis revenu que depuis quelques jours. Entre-temps, un autre voyage en Afrique pour satisfaire l'envie que j'éprouvais d'aller chasser le safari, et une visite personnelle en Angleterre. "... Of course, they both flew around the world !...



BING CROSBY, dont on attend avec impatience le prochain film : *Little Boy Lost*, photographié à Paris, dans une petite ville de province et finalement à Hollywood.

•

### Greta Garbo.

De temps en temps, comme une bonne brise, revient la rumeur que Greta Garbo doit bientôt revenir tourner un film. Cette fois, il s'agit de l'innovation cinématographique, le projet de la Cinérama. Clarence Brown qui fut le directeur de la grande étoile dans plusieurs de ses meilleurs films, chercherait sérieusement une oeuvre lui convenant. Voilà douze ans que Greta est absente de l'écran. Un retour de cette vedette, et surtout en des conditions d'innovation, telles que ce projet de cinérama, serait, en toute probabilité un immense succès pour Greta Garbo.

•

### Nouveau titre.

Richard Widmark connu sous le surnom de "Killer Widmark", après les rô-

# VU DE PRÈS

**(NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD)**

les de tueur qu'il a d'ailleurs remplis à merveille, s'acquitte si bien du nouveau personnage romantique qu'il tient dans "Take the High Ground", en compagnie d'Elaine Stewart, qu'on pourrait bien lui décerner celui de "Risser Widmark", me dit-on à M.-G.-M. Ce que j'ai voulu vérifier, en observant sur place ses prises de scènes — Opinion personnelle : Widmark est vrai en tout ce qu'il entreprend . . .

•

**Une ère nouvelle.**

Dans l'industrie cinématographique, comme dans toutes les sphères de notre monde en phase de progrès et de découvertes sensationnelles, se trouvent des cycles, au cours desquels viennent s'ajouter des innovations rajeunissant le visage déjà vieillissant du septième art. Ce fut tout d'abord le cinéma muet, tout en signes et gestes plus ou moins exacts. C'était l'enfance du cinéma. Vint ensuite ce que l'on appela d'abord un « brouhaha de sons », une cacophonie vous perçant les oreilles, et à laquelle il fallut s'habituer, après les airs si reposant de l'orgue rythmant les légendes tranquilles au bas de l'écran lumineux. Moi qui n'ai jamais pu facilement m'accommoder à tout ce qui est bruyant, que ce soit choses ou gens, je ne voyais rien de bien progressif dans tous ces sons de jazz. Aujourd'hui que la télévision est venue au monde, et laisse entendre qu'elle n'en est même plus à ses premières dents, tant ses progrès vont au pas de course, en cette époque où presque chaque pays produit ses propres films, le marché cinématographique a perdu de son éclat ; il faut le rajeunir encore une fois, le maquiller, si vous voulez. Et voilà que l'on a songé à ce que l'on appelle « la troisième dimension », une espèce de « cyclorama », qu'il faut, jusqu'à cette heure encore, regarder avec des « bésicles ». Enfin, le cinémascope a fait, lui aussi son apparition. Dans quelques mois, nous en verrons les premiers films produits, si je ne me trompe, par la compagnie 20th Century-Fox. Tous ces nouveau-nés seront-ils des génies ? Nous apporteront-ils la réponse aux questions que se posent avec anxiété les producteurs de cinéma. Enlèveront-ils à leur « coin du feu » tous ces "fans" perdus, où les retient de plus en plus, chaque soir, un excellent programme de télévision ? L'avenir seul en possède le secret. Il est cependant certain que, après un demi-siècle d'existence l'industrie cinématographique semble avoir connu ses plus beaux jours de rendements financiers, précisément à cause de ce même progrès qui lui avait permis de naître, et qui, dans la même famille, lui a donné des petits frères avec lesquels il lui faudra partager . . . bon gré, mal gré . . .

**ROBERT TAYLOR est un grand voyageur qui s'est rendu dans divers pays européens pour y tourner des films. Notamment en Italie, pour *Quo Vadis ?*, en Angleterre pour *Ivanhoe* et *Knights of the Round Table*.**

**STEWART GRANGER a joué pour la première fois aux côtés de son camarade, Robert Taylor, dans *All The Brothers Were Valiant*. Il compte retourner bientôt en Afrique, où il avait filmé *King Solomon's Mines*, pour y chasser à loisir le safari.**

•

**Opinion d'une Française.**

Madame Maurice Petsche, femme du regretté ministre des finances, de France, émet l'opinion suivante, en réponse aux questions que lui pose une journaliste, lors du passage de la première à Beverly Hills. « Dans le domaine de la Politique, le rôle joué par la femme française, au cours de la dernière décade, fut important, particulièrement en ce qui concerne le communisme. En vérité, il n'est pas exagéré de dire que c'est la Française qui a sauvé la France du communisme. Jusqu'en

1945, les hommes étaient les seuls ayant le droit de vote. Alors, une grande proportion de notre population mâle était communiste, soit à cause de notre alliance avec la Russie, soit à cause de l'influence exercée par les communistes sur le maquis. Mais les femmes refusèrent d'être dupées. Il est clair qu'elles étaient peu éclairées en matière politique, d'où elles avaient jusque là été exclues. Mais le coeur de la France est demeuré profondément religieux, et les femmes, qui forment le coeur de la France, ne voulurent pas user de leur droit de vote, à l'aveuglette, elles voulurent demander l'avis de personnes plus éclairées qu'elles. Elles allèrent, pour le grand nombre, trouver leur prêtre de paroisse. Comme l'on s'y attend bien, ce dernier ne pouvait que conseiller d'exercer son droit de vote en faveur d'un candidat chrétien.» Et voilà comment...

•

**Cinémascope.**

La révélation du cinémascope par 20th Century-Fox constitue un réel atout dans le jeu de la production cinématographique. Ce nouveau développement dans la technique du cinéma est une révolution que l'on pourrait comparer à celle produite par le parlant il y a un quart de siècle. L'innovation est certes appelée à aider à la solution du problème que la télévision pose à tous les cinéastes. Bien que cette dernière marche à pas de géant vers le sommet du progrès, il est certain qu'elle ne pourra concourir avec le large écran et toutes les qualités du cinémascope. Ce dernier est une espèce de 3-dimensions, sans lunettes, avec plus d'ampleur de part et d'autre. Le temps n'est pas loin, (on l'annonce pour dans douze ou dix-huit mois), où l'on nous servira à la télévision, des programmes en couleurs, où le cinéma ne se verra plus qu'en une espèce de relief de couleurs naturelles, où les personnages vous apparaîtront comme sur une immense scène de théâtre proprement dit. Tout cela, pourvu que ce monstre tant redouté, la guerre, ne vienne pas tout gâter. Il est une autre idée que quelques intéressés essaient de présenter au public : les programmes sur achat, à la télévision, au moyen d'une espèce de compteur. Cette idée ne semble pas devoir être acceptée trop favorablement du public. Il apparaît, toutefois, que plusieurs seraient accessibles à l'idée d'une taxe générale sur les appareils, tel qu'il en existe une en Angleterre, et aussi au Canada, si je ne me trompe.

•

Vittorio de Sica achève le film *Stazione Termini*, qui doit être présenté prochainement, et où nous pourrons

**ANN BLYTH photographiée lorsqu'elle débuta au cinéma. Son premier grand rôle fut celui de la jeune femme de Charles Boyer dans *A Woman's Vengeance*.**

voir dans les principaux rôles : Jennifer Jones, Montgomery Clift et Gino Cervi, ce dernier bien connu du public montréalais depuis son interprétation du rôle de maire communiste dans *Le petit Monde de Don Camillo*.

•

Les amateurs d'art peuvent voir à Hollywood la galerie de peintures d'Edward Robinson, la superbe collection des peintres contemporains français appartenant à Jean Negulesco et enfin la bibliothèque de livres rares de Robert Sisk qui comprend la première édition des Contes de Hans Christian Andersen.

•

Etrange coïncidence ! la figure pittoresque du général mexicain Zapata, dont l'an dernier nul ne parlait, reparaît soudain à la fois dans l'opérette au Châtelet dans *Le Chanteur de Mexico*, sur les écrans parisiens avec le film *Viva Zapata* et en librairie dans un roman d'Albert-Jean, *Maria les délices*.

•

Phyllis Kirk, qui a terminé *The Iron Mistress* avec Alan Ladd et *Stop You're Killing Me* avec Brod Crawford, va réaliser son ambition et sera la vedette de *Come On Texas*, avec Randolph Scott comme partenaire.

•

Le film *Survival* est l'histoire de cinq survivants d'un accident d'aviation dans la jungle sud-américaine. Les prises de vues seront tournées au Venezuela et le réalisateur sera Harry Horner.

•

Selon César Romero, Ray Milland avait organisé une réception, mais deux jours avant la date fixée, la cuisinière annonça qu'elle devait assister au mariage de sa soeur. Mme Milland entreprit de décommander en hâte ses invités. Elle téléphonait à Stewart Granger quand la cuisinière poussa la porte et dit : « Si vous invitez Stewart Granger, ma soeur se mariera sans moi ».

•

**Protection nécessaire**

Au cours de la durée du filmage de « Mogambo », les autorités du continent noir, Afrique nord, ont prévu, au cas d'initiatives nuisibles de la part des Mau-Mau, terroristes de renom, la protection militaire coloniale pour Clark Gable, Ava Gardner, Grace Kelly, le directeur John Ford, et toute la compagnie. Gable s'est muni de ses armes de chasse, et les autres membres de l'expédition portent des pistolets à répétition.

•

**Cheveux roux...**

Robert Mitchum serait-il un de ceux qui craignent l'esprit soi-disant caustique et la riposte vive des têtes rousses ? Lui qui a l'habitude de trucs de tout acabit déclara au cours du filmage de "The Lusty Men" (un film qu'il faut voir), qu'il n'était pas assez sûr de la priorité pour se permettre ses licences habituelles, par exemple tel qu'il lui est déjà arrivé, de manger de l'ail avant une scène romantique. Il s'est conduit comme un agneau, ou, pourrait-on dire plus justement comme un « gentilhomme ». Mais il est certain que Susan Hayward ne lui eût sûrement pas laissé le dernier mot. Et, pourquoi ?...

•

**Comédie musicale**

On se souvient que Bing Crosby a rendu populaire la chanson *White Christmas*. Ce titre sera aussi celui de la comédie musicale que, depuis longtemps, Irving Berlin promet à Fred Astaire et à son ami Crosby. Robert Dolan sera le réalisateur de *White Christmas*, dont Herman Krasna a écrit le scénario.

# DENYSE ST-PIERRE, vue par MADELEINE MERCIER, T. O. P.

**Aujourd'hui : "Etoile de la radio, du théâtre et de la télévision !" Madame Denyse St-Pierre sera demain : "Artiste renommée du cinéma !"**

QUELQUES semaines à peine se sont écoulées où je rencontrais pour la première fois, une artiste bien connue et très appréciée du public. L'accueil chaleureux de Denyse St-Pierre me restera longtemps à la mémoire. Notre tête-à-tête fut souvent interrompu, mais ces instants où notre vedette était prise à son travail furent vite oubliés, grâce à son charme, à sa courtoisie et à son joli sourire. J'interrogeai alors quelques personnes à son sujet, on n'en fit que des compliments : — Gentille, tres gaie, enthousiaste, travaillante et toujours bien mise, Denyse conquit les coeurs.

C'est à la cantine du studio de « Frontier Film » sur la Côte-des-Neiges, tout en dégustant un café, que je causai avec notre jolie blonde aux yeux bruns...

— Eh bien ! Denyse ! puisque vous désirez que je vous appelle ainsi, oublions l'étiquette et continuons notre « interview ». Vos occupations actuelles semblent très nombreuses, quelles sont-elles »

— « Voyons un peu ... Je suis, depuis un an et demi, l'animatrice auprès de Miville Couture à « *Quelles Nouvelles ?* », programme écrit par Jovette Bernier et réalisé par Bruno Paradis. J'interprète aussi les rôles de : Suzanne Rolland dans « *Francine Louvain* », Lili Dubé dans « *La Rue des Pignons* », celui de Dodo Leclerc dans « *Métropole* » et bien d'autres encore. Je joue au Radio-Théâtre Ford, au Théâtre Lyrique Molson et dans les Contes Molson. Comme vous le savez déjà, je tourne un film « *Coeur de Maman* ». J'y personnifie Suzy, rôle de jeune première ingénue. » — « Dites, Denyse, vous aimez ce genre ? » — « Beaucoup. D'autant plus que je connais cette pièce qui fut déjà présentée à l'Arcade et en Tournée. Ce film, sous la direction de René Delacroix, a pour auteur Henry Deyglun. Dick Jarvis en est le directeur de production, Drummond Drury le directeur de photographie. Les principaux interprètes sont : — Rôle-titre (maman) Jeanne Demons, (père) Paul Guèvremont, (l'évêque) Henri Norbert, (Joseph) Jean-Paul Kingsley, (Jacques) Jean-Paul Dugas, fiancé de Suzy, (docteur) Paul Desmarteaux, (Céleste) Rosanna Seybourn, etc... » — « Je suis assurée du succès de ce film ; « *Coeur de Maman* » joué par de si bons artistes ne peut qu'avoir des éloges. De plus, je constate que ces compliments dont vous me faites part au sujet des techniciens, sont certainement justifiés. » — « Si je ne me trompe, Denyse, vous faites aussi partie de quelques programmes de télévision... » — « Oui, entre autres je joue dans « *Café des Artistes* » dirigé par Pierre Pétel, « *La Paix Chez-soi* » directeur, Georges Groulx, « *Soirée Canadienne* » sous la direction de Gérard Barbeau. Mon prochain rôle sera celui de Nancy dans « *Gas Light* » dirigé par Jean-Yves Bigras. »

— « Quand avez-vous pour la première fois débuté dans cette carrière ? » — « Vers l'âge de quinze ans, je débutais pour la première fois au théâtre avec la Comédie de Montréal, dirigée par Paul Langlais. Peu de temps après je faisais plusieurs saisons pour Monsieur DeSèves, propriétaire de France-Film. Emile Bouffard, metteur en scène, et Raymond Pezzini, directeur du théâtre de France-Film, m'ont aussi beaucoup aidée. Je jouais avec l'équipe Pierre Dagenais et dans Le Théâtre du Rire dirigé par Henri Poitras. »

— « Avez-vous fait quelques voyages d'intérêt ? » — « Oui, j'ai passé un an et demi dans l'Amérique du Sud. C'était une tournée théâtrale avec Madeleine Ozeray et Paul Cambo. Cet été je suis allée en Europe avec ma mère, à qui je dois beaucoup. Quelle chance inouïe d'avoir de si bons parents !! Ils m'ont été d'un grand secours, je leur en suis très reconnaissante ainsi qu'à mes deux soeurs Parise et Gil, elles m'ont aussi tellement comblée... J'étais sans doute le « bébé gâté de la famille ». — « Comme bébé gâté, vous faites certainement très bien, votre succès ne vous empêche pas d'aider les autres. Ne soyez pas surprise ! Je sais, par une infirmière de Ste-Justine que vous donnez vos services bénévoles auprès des enfants et que vous y faites un magnifique travail. » — « Merci. J'aimerais faire beaucoup plus. »

— « Puis-je savoir où vous êtes née ? où vous avez fait vos études ? » — « Je suis née à Montréal, j'ai fait mes études à Pointe-aux-Trembles et à la Villa St-Joseph. »

— « Deux ou trois questions encore et je vous laisse à votre travail. Quels sont vos sports favoris ? votre « hobby » quel est-il ? » — « J'aime beaucoup la natation, le tennis et l'équitation. Comme « hobby » j'aime dessiner mes toilettes et faire la décoration intérieure de mon « home » avec bien entendu l'aide compétente de mon mari Paul Colbert. »

— « Avant de terminer notre entrevue, quels conseils donnez-vous à nos artistes en herbe ? » — « Il faut travailler beaucoup, sans se décourager jamais et ça avec une patience d'ange. Lire et étudier avec persévérance. C'est très long le chemin du succès ; l'on n'y parvient qu'à ces conditions. » — « Merci, Denyse, au revoir et bonne chance. »

« Voilà, Mesdames, Mesdemoiselles, vous connaissez aujourd'hui plus qu'hier cette artiste qui joue avec tant d'âme. Demain vous la connaîtrez mieux qu'aujourd'hui... »

La populaire artiste canadienne, Mme DENISE ST-PIERRE, que nous présente Mlle Madeleine Mercier.

# DEUX AMOURS

## *Notre roman complet par ÉVELINE LE MAIRE*

Le soleil de septembre en prend à son aise dans le salon Belnot. Il fait le petit fou sur le vieux brocart de la bergère Louis XVI et sur les roses du tapis qui, d'ordinaire, lui sont interdits, Mme Belnot ayant soin de baisser les stores aux heures de sa présence, afin de soustraire les tendres couleurs aux menaces de son appétit.

Mme Belnot a, sur les lèvres, son sourire des meilleurs jours. Affairée, elle cherche en vain le grain de poussière oublié ou retombé depuis le ménage matinal ; elle déplace un peu le vase Empire pour mettre la fêlure à l'ombre de la pendule, redresse un coussin, se penche vers les lilas pour en respirer le parfum, et tourne la tête au bruit de la porte qui vient de s'ouvrir.

— Déjà prête, Marinette ? Bravo !

Marinette, sa fille cadette, est là sur le seuil. D'un air grave, elle regarde la pièce ensoleillée qui chante, dirait-on, un hymne de joie. Sa robe de crêpe de Chine paille va bien à sa carnation de brune, à ses cheveux dont les boucles sombres la feraient ressembler à une jeune bacchante, s'il n'y avait sur son visage une gravité précoce dont tout sourire est banni.

— Eh bien ! Marinette, qu'y a-t-il ?

— Mais... rien. Pourquoi y aurait-il quelque chose ?

— Tu n'es pas malade ?

— Ai-je l'air malade ? Vous m'effrayez, maman.

— Non, rassure-toi, tu n'as pas l'air malade, seulement trop sérieuse. Je sais bien que ta vie va changer... Ta robe te va bien, chérie. Puisque tu es en avance, va voir à la cuisine ce que fait Louisa, elle s'affole facilement. A-t-elle pensé à mettre le moka dans le frigidaire ? Mais que vient faire ici cette chatte ? La voici qui fait ses griffes sur la tapisserie du fauteuil vert ! Chasse-la, chérie ! Moi, je vais m'habiller.

— Vous avez bien le temps, maman. Les Duparc ne viendront pas avant six heures.

— J'aime à avoir tout mon temps. Ciboulette, vas-tu sortir ? Je t'en prie, Marinette, surveille ta chatte. Elle s'introduit partout.

La jeune fille se penche et prend entre ses bras le bel animal ronronnant.

— Attention à ta robe, mon enfant ! Cette bête ne respecte rien.

Au moment de sortir du salon, Mme Belnot se tourne vers sa fille :

— On ne voit pas ta soeur. Elle aurait pu venir m'aider.

— Elle a bien autre chose en tête, maman.

— C'est possible. Mais que fait-elle ? Où est-elle ?

— Sans doute dans sa chambre en train de se pomponner.

— De quel ton tu dis cela, Marinette ! N'est-il pas naturel qu'elle se pomponne aujourd'hui ? Tu en feras autant quand ce sera ton tour.

— Oh ! moi !

« Serait-elle jalouse de cette fête qui la laisse dans l'ombre, et dont Rosie est l'héroïne ? » pense la mère inquiète.

Mais, enfin souriante, Marinette jouait avec son chat.

II

Avec une emphase comique, M. Duparc enfile des gants blancs tout neufs, fait quelques pas, et s'incline solennellement devant M. et Mme Belnot.

— Mes chers amis, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille Rosie pour mon fils André.

— Mon cher ami, nous apprécions grandement l'honneur que vous nous faites. Si notre chère fille y consent, nous acceptons votre demande avec joie. A toi la parole, Rosie.

« Sont-ils assez ridicules, mon Dieu ! » pense celle-ci.

Puis, elle regarde André, solide garçon bien planté, sourit, et lui tend la main. Il passe à l'annulaire de la jeune fille une bague de platine où brille un beau diamant et baise les doigts de sa jolie fiancée car, par la grâce du protocole accompli, ils sont officiellement fiancés.

Quoi qu'il en soit, le bonheur est dans l'air : la bague très belle est au goût de la fiancée, le salmis de perdreaux fut une merveille, le foie gras, un pur délice, les fleurs envoyées cet après-midi par André répandent des parfums enivrants. Les pompes humaines ont reçu leur tribut et, demain, les fiancés consacreront leurs promesses dans la communion qu'ils feront côte à côte, avant le départ des Duparc pour Paris.

Mais les amis de la famille auront aussi leur part ; ce soir, le fiancé leur sera présenté à la réunion amicale qui suivra le dîner.

— Quelques intimes, a annoncé modestement Mme Belnot.

A vrai dire, le Tout-Cherville sera là : belles dames en toilettes du soir, beaux messieurs en smoking. Les Belnot en valent la peine.

— Et une soirée de fiançailles est toujours si excitante ! susurre la petite Mme Crinès.

Pour un boulet de canon, l'importante Mme d'Argène n'aurait pas manqué cette fête ; elle a même amené son neveu, l'officier en permission, qui ne trouve guère de distractions chez sa tante, où il n'a fait jusqu'ici que de rares et brèves apparitions.

Les invités vont, viennent, croquent des petits fours, se groupent selon leurs sympathies. Des présentations sont faites : le fiancé a la cote d'amour.

— Je souhaite un gendre comme lui, dit Mme Lebois à l'oreille de Mme Regnard.

— Ah ! moi, si j'avais vingt ans ! soupire la vieille dame.

— Rosie a beaucoup de chance, ajoute Mme Ginelle.

— André aussi a beaucoup de chance, dit gentiment Madeleine Ginelle.

Mme d'Argène promène son neveu comme un trophée. Toutes les jeunes filles bien dotées sont, ce soir, l'objet de son attention. Peut-être que, parmi elles, ce garçon rebelle au mariage trouvera enfin son âme soeur...

Et puis, tout le monde s'en va ; les lumières s'éteignent, il ne reste chez les Belnot qu'un parfum flottant de roses et de lilas, un salon en désordre, des maîtres de maison satisfaits et, dans leurs chambres respectives, une petite Marinette en larmes, et une pâle Rosie aux yeux épouvantés.

III

A l'église, les Duparc sont en proie à des sentiments divers. L'arrivée de Mme Belnot et de Marinette sans Rosie a d'abord scandalisé Mme Duparc : l'héroïne d'une cérémonie ne

*doit pas* être en retard. Puis l'excellente femme s'est inquiétée quand un chuchotement lui eut appris pourquoi Rosie n'était pas là.

André aussi s'inquiète et, sans se l'avouer, éprouve quelque chose qui ressemble à de l'humiliation. Il a le vague sentiment d'être la victime d'un manque d'égards — puis il se rabroue — la pauvre Rosie doit bien souffrir, pour n'avoir pu faire l'effort de se lever ce matin. A y bien réfléchir, c'est plutôt flatteur pour lui ; comme le dit Mme Belnot, ses fiançailles ont été pour Rosie une trop forte émotion. Il n'en serait pas ainsi si elle ne faisait qu'un mariage de raison.

Il sera donc seul à porter à l'autel l'offrande de leurs promesses... C'est curieux, il a l'impression d'être veuf. La poignée de main de Marinette, une chaude poignée de main où passe toute la sympathie d'un coeur compatissant, est comme un geste de condoléance qu'il accueille avec un sourire désolé.

Le retour à la maison Belnot est triste. Rosie n'est pas descendue. Le sentiment de veuvage s'accentue. C'est à peine si André peut goûter au chocolat et aux brioches préparés par Mme Belnot pour fêter les fiançailles religieuses de sa fille.

— Puisqu'il n'y en a pas eu ! riposte-t-il à cette illusion de M. Belnot.

Marinette acquiesce par un sourire douloureux.

— Qu'elle est donc sensible et compréhensive cette petite !

Mais l'heure du train approche. André pourra-t-il au moins dire adieu à sa fiancée ?

A pas indécis, il monte jusqu'à la chambre de la malade. Non, non, Rosie ne peut recevoir personne, le moindre bruit la supplicie...

— Au moins, dites-moi un mot, que j'entende votre voix ! implore André, derrière la porte.

Un gémissement lui répond. Il exprime alors sa peine de ce triste lendemain de fête. Ses paroles restent sans écho.

— Ne vous tourmentez pas, je la soignerai bien, nous parlerons de vous, promet Marinette d'une petite voix tremblante.

Le pauvre garçon doit quitter Cherville tête basse, sans avoir vu ni entendu sa fiancée, mais il reçoit en viatique un beau sourire de jeune fille, qui lui fait penser à une rose entrouverte sous la rosée du matin.

Elle est vraiment gentille, cette Marinette.

•

Toute la journée, Rosie a exigé la solitude et le silence de sa chambre aux rideaux fermés. Personne ne verra son visage crispé.

*Il pleurait de joie...*

*— Oh ! chérie, je savais bien que vous me reviendriez !*

**Dessin de JEAN MILLET**

Dans sa tête en feu, des images se heurtent. Le voile d'un mystérieux passé se déchire, laissant apparaître un visage entrevu, jamais oublié, et retrouvé miraculeusement hier... Un choc, un éblouissement où s'abolit tout ce qui n'est pas cela, c'est la seule impression qui lui reste de cette rencontre. Sans doute, serait-ce ce qu'on appelle le coup de foudre, s'il n'y avait pas eu le travail d'un souvenir qu'elle croyait à jamais envolé.

Un éblouissement, c'est bien cela, puis une grande joie — et le retour brutal à la réalité : André, la famille avzugle, le diamant trop étincelant sur son anneau de platine, la présence des amis bienveillants ou envieux — l'angoisse du doute, le grand mur sombre de l'avenir, cette douleur lancinante au coeur et à la tête...

La nuit est venue. Rosie n'a plus la force de craindre, d'espérer, de souffrir. Sans une flamme chaude qui la brûle, elle aurait l'impression d'être morte.

•

L'aurore.

Rosie s'étonne d'avoir dormi. Son réveil, accompagné d'une joie sombre, lui rendit toute son angoisse.

Moins ligotée dans sa stupeur, plus libre d'agir, elle se lève et prend dans le tiroir secret de son bureau le livre bleu où sont consignés quelques-uns des plus grands événements de sa vie, non ceux que le monde a pu voir, mais les autres qui ont eu pour théâtre son propre coeur : les grandes émotions religieuses au cours d'une retraite, les emballements d'amitié, avec leurs enthousiasmes et leurs déceptions, l'ébauche de quelques flirts qu'elle avait pris pour de l'amour. Et puis, ce jour de juin qui, sans qu'elle s'en fût rendu compte, l'a si fortement marquée :

« Ceci vaut-il la peine d'être écrit ? Si peu de chose ! Mais j'en reste troublée.

« Aujourd'hui, nous sommes allées en bande au pèlerinage de Montclair, les trois Lebois, les Berton, Marinette et moi. Maman et Mme Lebois nous accompagnaient.

« Arrivés à midi, nous avons commencé par le pique-nique à l'ombre des hêtres qui avoisinent la basilique. D'autres groupes de pèlerins nous en avaient donné l'exemple. Tout en dévorant poulet et jambon, Luce Berton regardait les passants.

« — Un monsieur qui ressemble à Gary Cooper, remarqua-t-elle.

« Luce n'avait pas tout à fait tort. cet étranger pouvait rappeler aux amateurs de cinéma la vedette célèbre — en mieux, à mon avis.

« Il passa ; Luce parla d'autre chose, mais moi je regardais de loin la souple silhouette de l'étranger. Quand il eut disparu dans la foule des nouveaux arrivants, j'eus le curieux sentiment de revenir d'un long voyage.

« — On dirait que tu tombes de la lune, fit Marinette moqueuse, car j'avais fait une réponse saugrenue à une question qu'elle m'avait posée.

« Dans la basilique, la cérémonie religieuse se déroula, très belle, sans incident, puis les pèlerins envahirent l'esplanade pour assister au concert de folklore, donné par les scouts et les chorales de la région. Nous eûmes la chance de trouver des places assises au premier rang de l'assistance ; j'écoutais avec plaisir un rondel bourguignon mis en musique par un artiste du cru, quand Luce me poussa du coude.

« — Tu as « capé dans l'oeil » de Gary Cooper, chuchota-t-elle à mon oreille.

« Du menton, elle m'indiqua un groupe d'auditeurs debout sur notre gauche, à mi-chemin entre nos places et celles qui nous faisaient vis-à-vis.

« Curieuse et amusée, je tournai la tête, et reçus en plein visage le regard de l'étranger. Ce regard, lourd de choses inexprimées, me troubla, je rougis sottement ; mais en vain, je voulus m'en défaire, les yeux de l'inconnu, comme un aimant, attiraient les miens. Comme moi, il baissait la tête quand la rencontre se faisait et puis... tout recommençait.

« Luce, qui me tournait le dos et ne voyait que l'étranger, pouffait de rire sans vergogne — je crois qu'il ne s'en est pas aperçu.

« Moi, je n'étais plus de ce monde, mais dans une sorte de rêve dont je m'éveillai à la fin du concert. Et puis, nous nous perdîmes dans la foule, il nous fallut chercher Arlette Lebois, disparue. Moi, c'était un autre que je cherchais. Je n'ai pas revu l'étranger, mais je pense à lui, ce soir, trop peut-être puisqu'il n'est qu'un passant dans ma vie. Je voudrais savoir son nom, la couleur de ses yeux que je n'ai pas osé regarder en face, et s'il pense à moi ce soir.

« Mon Dieu ! que se passe-t-il en moi, si sage ? Deviendrais-je folle ? »

« ... Luce m'a taquinée ces jours-ci, à propos de « Gary Cooper ». Comme une idiote, je me sentais rougir. Bien entendu, elle s'en apercevait et me taquinait de plus belle.

« — Laisse-la tranquille, dit Marinette. Crois-tu Rosie assez stupide pour s'amouracher d'un inconnu ?

« Juillet.

« J'ai rêvé de lui cette nuit.

« J'étais sous le porche d'une église qui ressemblait à la basilique de Montclair, quand il a surgi tout à coup devant moi, casqué comme un chevalier du moyen âge. Il m'a regardée bien en face, cette fois. Ce regard me brûle encore, maintenant que je suis réveillée... Puis il sourit et disparut sans prononcer un mot. »

« Juillet.

« Décidément, je me connaissais mal. Je me croyais une fille saine, tranquille, aimant tendrement les siens, incapable d'exaltation et raisonnable en toutes choses. Et voici que je découvre en moi des désirs, des outrances, une inquiétude que je n'avais jamais soupçonnés. Je ne suis plus si sûre d'être guidée par ma raison, car, comment expliquer que Rosie Belnot, connue pour sa pondération, soit obsédée par le souvenir d'une rencontre presque irréelle, qui ne se fonde sur rien de stable ?... Comment puis-je penser encore, après un mois, à un homme dont je n'ai même pas entendu la voix !

« Il se peut que je nage en pleine illusion. Ne serais-je pas terriblement déçue si je voyais de plus près ce visage et si nous nous connaissions un peu ?

« Il me semble que les nuages se dissipent et que je vais retrouver ma raison, je puis maintenant discuter avec moi-même. Merci, mon Dieu !

« Août.

« Allons, n'y pensons plus, je ne reverrai jamais mon inconnu. Je préférerais ne l'avoir pas rencontré ; avant le pèlerinage, j'étais plus insouciante, plus gaie, il n'y avait pas en moi cette nostalgie dont je veux me défaire.

« Mais qu'y a-t-il de commun entre cet homme et mon nouvel état d'esprit ? A mon âge, les idées et l'humeur se transforment.

« J'aurai vingt ans demain. »

Rosie pose sur le bord de la coiffeuse le livre bleu. Elle sait qu'elle n'y retrouverait pas son inconnu. Depuis le pèlerinage de Montclair, deux ans se sont écoulés. Elle a eu d'autres intérêts, vu d'autres cieux, et chassé de sa mémoire un souvenir encombrant. André est revenu à Cherville, après une assez longue éclipse, a pris dans la réalité la place laissée vide par le rêve.

C'est lui qu'elle cherche maintenant, entre les pages noircies par sa plume.

« Un gentil garçon, André Duparc. Le service militaire et les voyages lui ont fait du bien ; sa mère est fière de lui. Mais il est resté le bon compagnon d'enfance si complaisant que j'ai souvent taquiné.

« Il n'est à Cherville que pour quelques jours et nous avons eu tout de suite sa visite. Bien entendu, les vieux souvenirs ont fait les frais de la conversation.

« — Vous rappelez-vous notre promenade en barque, si dramatique, lors de vos dernières vacances dans ce pays ?

« Ah ! oui, il s'en souvenait. Et Marinette, donc !

« Ce jour-là, il faisait terriblement chaud. André avait selon son expres-

**Jonathan Shields (KIRK DOUGLAS) et Georgia Lorrison (LANA TURNER), dans une scène de *The Bad And The Beautiful*, le film le plus souvent mentionné lors de la distribution des trophées Oscar.**

sion, « plaqué » sa famille pour venir boire chez nous du sirop glacé, car Mme Dupare juge dangereux de boire ou d'offrir des boissons glacées quand il fait très chaud. Heureusement pour nous, maman a d'autres principes.

« Quand la chaleur fut un peu tombée, nous décidâmes d'aller en bateau jusqu'à la cascade. Le canotage était alors le grand plaisir de vacances d'André, la situation de notre jardin le rendait facile.

« Nous partîmes gaiement, lui, Marinette et moi. André ramait, je tenais le gouvernail. A l'avant, droite et fine dans sa robe blanche, Marinette rêvait. Les yeux au loin, un vague sourire aux lèvres, elle faisait penser à une madone de Luini.

« — Ce n'est plus une enfant, constatai-je stupéfaite. A la maison, nous la traitons toujours en gamine. Elle a seize ans sonnés, et sera bientôt une jeune fille, une charmante jeune fille, si je ne me trompe.

« André, ramant à tour de bras, siffla, sur ma demande, des airs à la mode. Il chante faux, mais siffle juste. C'est ainsi qu'il nous tenait au courant des bruits de Paris.

« Nous arrivions en vue de la cascade. A cet endroit, les bords de la Vivette se confondent si intimement avec les roseaux et les joncs du courant qu'on ne sait plus où commence la terre ferme. Il ne faut jamais y aborder.

« Quelle idée passa par la tête de Marinette ?

« — Descendons ici ! demanda-t-elle.

« — Mauvais débarcadère, dit André.

« — Oh ! vous, ne faites pas l'ancêtre, protesta-t-elle. Laissez aux parents les prudences excessives. Toute ma vie, j'ai désiré débarquer dans cette brousse.

« — C'est que je suis responsable de vos précieuses personnes.

« — Mais non ! Nous sommes assez grandes pour garder nos responsabilités. Stop, André !

« Le sourire de Marinette, quand elle le veut, sait être irrésistible, André, bon garçon, ne lui résista pas.

« La barque pénétra dans la flore aquatique et heurta la rive. Notre rameur sauta le premier dans la brousse, ses pieds s'enfonçaient dans une herbe échevelée, où les graminées se mariaient aux roseaux ; sa main se tendit vers moi, à mon tour je débarquai sans accident, mais Marinette voulut agir seule, sans l'aide tutélaire de notre compagnon. Je la trouvais nerveuse.

« Comment s'y prit-elle ? Son pied, sans doute, ne rencontra pas la terre ferme... Une seconde plus tard, elle se débattait dans la Vivette, parmi les joncs et les roseaux. Sa piètre science de nageuse ne lui servait à rien à cette plage encombrée. Sous ses pieds, le fond mouvant la happait. Je vois encore sa tête dressée, ses yeux terrifiés, son bras gauche levée tandis que le bras droit s'accrochait aux plantes sans résistance.

« Affolée, je criais sans agir, mais André était là. D'un bond, il fut dans la rivière. Très bon nageur, il sut se dépêtrer de la flore aquatique et saisir Marinette au moment où, à demi morte de peur, elle se laissait couler. Il la ramena dans ses bras jusqu'à la barque, m'aida à y revenir moi-même, et reprit les rames sans prononcer un mot. Marinette, très pâle, semblait dormir, moi, je pleurais, André, ruisselant, ramait à tour de bras.

« Je ne pouvais me tenir de l'admirer. Son courage, son sang-froid, sa décision sans phrases faisaient de lui l'homme fort sur lequel il serait bon de s'appuyer. Je m'en apercevais pour la première fois.

« Marinette dut garder le lit toute la journée du lendemain ; une femmelette, cette grande fille imprudente, incapable de supporter sans dommage un bain forcé et une grosse émotion ! En venant prendre de ses nouvelle, André lui apporta quelques-unes de ces roses pourpres que maman envie à Mme Dupare et qui ne réussissent pas chez nous. Quinze jours plus tard, il quittait Cherville pour aller finir ses vacances en Périgord avant de retourner à Paris. Nous ne pensions pas, alors, que nous serions trois années sans le voir... Son service militaire, un voyage à l'étranger, des circonstances de famille l'ont tenu pendant ce temps éloigné de Cherville.

« Ses parents y sont venus plusieurs fois sans lui. Ils m'ont toujours témoigné beaucoup d'amitié. Le mois dernier, nous les avons reçus tout heureux de la prochaine arrivée de leur fils, et c'est hier que notre vieux camarade a fait sa rentrée chez nous.

« Parmi les souvenirs évoqués, le sauvetage de Marinette eut les premiers honneurs.

« — Vous y pensez donc encore ? s'écria-t-il modestement.

« — Comment l'aurions-nous oublié ? Marinette vous doit la vie.

« Celle-ci, rose comme une églantine, tenait ses yeux baissés et ses mains jointes. La minute où elle a frôlé la mort l'a bien marquée, car, à ce souvenir, ses lèvres et ses mains tremblaient.

« Septembre.

« André est parti hier, sa situation ne lui permet plus d'aussi longues vacances qu'autrefois. Ce cher vieux camarade va terriblement nous manquer.

« Octobre.

« Les Dupare font des allusions de plus en plus transparentes à une alliance entre nos deux familles. Maman laisse dire avec un sourire plein de promesses.

« Marinette est singulièrement nerveuse. Il est clair que cet événement qui la laisserait seule ici, désorganiserait sa vie. Quant à moi... Je ne sais pas. Il y a en moi une résistance que rien ne justifie, car j'aime beaucoup André.

« Lundi de Pâques.

« Les Duparc ont déjeuné avec nous aujourd'hui. André devient sentimental, sa poignée de main s'est attardée. il m'a fait des compliments sur ma nouvelle coiffure, ce qui n'est pas dans ses manières habituelles.

« Après le déjeuner, il m'a entraînée dans l'allée du bord de l'eau. Je m'attendais à une déclaration d'amour ; il

a un peu bafouillé et, par bonheur, Ciboulette est venue se fourrer dans nos jambes, coupant net toute émotion et toute inspiration.

« Merci, mon Dieu ! Je ne me sens pas mûre pour les résolutions définitives.

« Mardi de Pâques.

« Marinette a mauvaise mine. Elle travaille trop. Ne s'est-elle pas mis en tête de préparer une licence !

« — Votre amour de la science vous conduira à l'hôpital, lui a promis André.

« Cette petite sotte s'est mise à rire avec impertinence et s'est sauvée à toutes jambes. Nous ne l'avons pas revue jusqu'à l'heure du thé. Les Duparc, indulgents, n'ont pas eu l'air de s'apercevoir de cette incorrection.

« Lundi de Quasimodo.

« Ils sont partis hier soir. André m'a dit :

« — Quand je reviendrai, j'aurai quelque chose de très grave à vous dire... à vous demander. Vous devinez ce que c'est.

« — Moi ? Me prenez-vous pour une pythonisse !

« — Alors... je vais vous le dire tout de suite !

« — Non, non ! Laissez-moi le temps de chercher, de deviner. Vous savez que j'adore les devinettes.

« — Méchante Rosie !

« — J'espère que vous ne me jugerez pas toujours ainsi.

« — Oh !... chère Rosie ! Alors, à bientôt.

« Mai.

« Maman m'a parlé d'André sans allusions ni périphrases. Elle a raison. Il réunit tout ce qui peut faire mon bonheur. Notre mariage serait, pour nos deux familles, la réalisation de tous leurs voeux, et j'aurais un compagnon de vie fidèle et sûr. Où trouverais-je plus de sécurité, de solidité, d'estime réciproque et de sympathie ?

« Quand il demandera ma main, je répondrai oui.

« Juillet.

« Il y a eu depuis un mois un fort échange de lettres entre Cherville et Paris, entre maman et Mme Duparc. Ce matin, un mot bref a annoncé la visite d'André pour demain.

« Juillet.

« Il a déjeuné avec nous. Puis, nous avons fait un tour de jardin. Comme par hasard, nous nous sommes trouvés seuls dans l'allée du bord de l'eau. Il m'a dit :

« — Avez-vous trouvé le mot de la devinette ?

« — Je le crois.

« — Alors, vous savez ce que je vais vous demander ?

« — Dites-le. Peut-être me suis-je trompée.

« — Ma chère Rosie, voulez-vous être ma femme ?

« — C'était bien cela. J'ai gagné.

« — Et moi, ai-je gagné ?

« — Oui, André. Nous sommes d'accord.

« — Alors, mes parents pourront venir faire la demande officielle, car ils y tiennent, vous savez.

« — Je sais. Il n'y a rien de plus protocolaire que la famille Duparc. C'est aussi le genre de la mienne.

« — Ce qui n'empêche que, dès aujourd'hui, je vous considère comme ma fiancée. Merci, Rosie, je suis très heureux.

« — Et moi, je suis très heureuse. »

Rosie ferme le livre bleu. Elle sait qu'elle n'a pas menti en prononçant ces derniers mots. La voie plane et sans mystère qui s'ouvrait devant elle contentait ses goûts et ses ambitions, ses parents étaient satisfaits, son coeur en sommeil ne réclamait rien qu'elle ne pût lui donner.

Et, depuis avant-hier, elle est officiellement fiancée.

Fiancée devant les hommes, mais pas devant Dieu — au dernier moment, elle n'a pas pu. Il lui eût semblé sacrilège de porter à l'autel ses promesses à André quand elle ne pensait qu'à l'autre.

L'autre, c'était donc lui, ce neveu dont Mme d'Argène faisait si grand cas et que des circonstances taquines l'avaient toujours empêchée de rencontrer ! Avec le même trouble, elle a retrouvé hier le regard mal oublié, gravé depuis deux ans au pli le plus secret de son coeur. Le soir de ses fiançailles, avant cette rencontre inattendue, elle répondait, insouciante et joyeuse, aux félicitations de ses amies, elle souriait à André.

Soudain, une force mystérieuse l'avait obligée à tourner la tête : un choc ; plus rien n'existe autour d'elle que ces yeux surpris, éblouis et douloureux qui viennent de la reprendre.

Que s'est-il passé ensuite ? Elle n'en sait rien. Comme un rêve, elle a vu des visages, entendu des paroles, serré des mains, distribué des sourires.

De cette rencontre, il reste une connivence secrète. Ils se sont reconnus. Il sait qu'elle n'a pas oublié, que depuis deux ans leurs pensées se sont cherchées et que, peut-être, s'il n'était pas venu si tard...

## IV

Rosie a repris sa place dans le cercle de famille. Toute changée, prétend Marinette. Son air absent, son vague sourire, ses réponses saugrenues inquiètent Mme Belnot. Quand on parle d'André, la fiancée entend à peine, si l'on insiste, elle tombe de la lune et met la conversation sur un autre sujet.

Marinette ne perd rien de cette singulière attitude. Petite amoureuse incomprise, elle pense en regardant sa soeur :

— Une fiancée heureuse n'a pas un tel visage, elle ne pense qu'à son bien-aimé, elle recherche toutes les occasions d'entendre et de prononcer son nom, elle n'a pas dans le regard ces lueurs tragiques. Elle s'émeut, enfin, quand le bien-aimé téléphone qu'il est inquiet.

Rosie n'a pas compris cette inquiétude, elle l'a dit sans douceur et, insensible au souci d'André, elle a raccroché le récepteur pour retomber dans un mutisme obstiné.

Mais soudain elle sursaute, comme touchée par une pile électrique. Sa mère vient de dire :

— Mme d'Argène nous a invitées à prendre une tasse de thé, cet après-midi, en l'honneur de son neveu, qui part demain. J'ai répondu que tu n'irais pas, mais Marinette et moi, nous ne pouvons guère nous dispenser...

— Pourquoi n'irais-je pas ?

La violence de cette question surprend Mme Belnot.

— Parce que... fait-elle désemparée, tu es souffrante.

— Je ne suis plus souffrante, seulement un peu fatiguée.

— Et que tu ne sembles guère disposée aux distractions mondaines.

— En ce cas !...

Mme Belnot croyait connaître sa fille, mais la dignité de fiancée a singulièrement changé Rosie.

L'étrange fille ! La voici ressuscitée, ses yeux brillent, ses lèvres sourient — tantôt, elle sera prête la première pour aller chez Mme d'Argène.

Avec une vivacité qu'on n'eût pas attendue d'une personne si languissante hier, elle est allée faire sa toilette, et revient jolie comme un coeur, dans son tailleur bien coupé et sa blouse crème qui lui vont si bien. Marinette ne s'est pas donné tant de peine. Cette visite ne l'amuse guère.

— Ce n'est pas une grande réception, explique-t-elle à sa soeur qui lui reproche sa simplicité.

Mais chez Mme d'Argène, la moindre réception prend des allures de cérémonie, et, ce jour-là, en l'honneur de Jean-Marc Bréville, elle a voulu que ce fût très bien. Un petit nombre d'invités, mais des plus choisis.

C'est alors qu'elle comprit comment Mme d'Argène avait choisi ses invités. Les quatre dames présentes étaient toutes dépourvues de filles à marier, l'une étant célibataire, deux autres grand-mères, la quatrième n'avait que des fils potaches. Quant aux Belnot, Rosie était fiancée et Marinette un peu jeune pour penser au mariage. En outre, le beau Jean-Marc étant venu

à la soirée de fiançailles, on ne pouvait faire autrement que de rendre leur politesse aux Belnot.

« De qui veut-elle parler ? »

Mme d'Argène ne se fit pas prier pour le dire :

— Après avoir bien réfléchi, j'ai pensé à Madeleine Ginelle. Jean-Marc qui l'a vue chez vous, chère madame Belnot, l'a trouvée tout à fait charmante. Et quand je lui ai demandé s'il désirait la revoir. Il m'a répondu un « très volontiers » qui me donne un grand espoir. Elle doit venir à cinq heures avec sa mère. Et comme vous êtes mes meilleures amies, je vous demanderai de m'aider. Vous êtes toutes en sympathie avec les Ginelle. Sans en avoir l'air, tâchez de leur ménager une sorte de tête-à-tête. Vous, ma petite Rosie, vous pourriez parler d'elle élogieusement, avec votre tact habituel... Enfin, je ne sais pas. Je compte sur votre intelligence et votre bonté.

— J'aime beaucoup Madeleine, fut la seule réponse de Rosie.

— Je le savais.

Elle se le dit encore quand il entre dans le salon. Il n'a plus pour elle ce regard surpris et douloureux qui l'a bouleversée. Il la considère comme une personne à qui il a été présenté et que la politesse lui enjoint de saluer. Va-t-il s'approcher d'elle ? Lui tendra-t-elle la main ? Entendra-t-elle sa voix ? Autrefois, après Montclair, elle a tant désiré le connaître. Il parle enfin, mais ce n'est pas à elle qu'il s'adresse, c'est à Madeleine Ginelle.

— Heureux de vous revoir, mademoiselle.

Madeleine répond que le plaisir est réciproque. Il sourit, va saluer les amies de sa tante et, sans s'approcher de Rosie, mais s'adressant à elle, s'incline gravement. Puis, il va s'asseoir auprès de Madeleine, sur la seule chaise qui lui a été laissée, un peu à l'écart du cercle des invités.

Les amis présents échangent des regards complices. On rapproche les fauteuils pour laisser en tête à tête ceux que Mme Richard appelle déjà « les amoureux », Marinette s'offre pour servir le thé. Madeleine qui s'en aperçoit veut l'aider, mais Mme d'Argène intervient :

— Inutile ! Mes petites amies Belnot sont déjà à la besogne.

Rosie, dévorée de jalousie, s'est emparée du sucrier. Alors qu'elle le présente à Mme Richard, celle-ci s'exclame :

— Vous avez une bien jolie bague, mon enfant.

— Son fiancé l'a gâtée, dit Mme Belnot.

— Il est charmant, votre fiancé.

— Oui, madame, il est charmant.

Elle a dit cela à voix haute, de façon à être entendue de tous. Dans son coin, Jean-Marc continue à parler avec Madeleine ; en prêtant l'oreille à ses propos, on peut savoir qu'il est question du palais Riccardi, à Florence, et de l'Adoration des Mages, de Bonezzo Gezzoli. Madeleine est allée l'an passé en Italie.

« Parce que c'est son devoir », Rosie s'approche des deux jeunes gens, son sucrier à la main. Elle voudrait dire un mot aimable à son amie, mais elle ne le peut, et reste là, sourde et muette. Elle voit le regard de Jean-Marc se poser un moment sur le diamant des fiançailles, puis, au prix d'un effort, semble-t-il, se lever vers le visage de la fiancée. Et c'est de nouveau le choc qui, le soir de leur rencontre, trois jours plutôt, l'a secouée. De nouveau, ses yeux éblouis ne voient plus rien, qu'un vide immense où elle craint de tomber.

Elle recule d'un pas et, comme une somnambule, termine sa tournée. Elle ne sait pas que Marinette l'observe ; elle ne voit rien que son coeur déchiré.

— Venez ici, petite amie, dit Mme d'Argène, et parlez-nous un peu de vous, de votre bonheur, de vos projets.

— Ce sont des choses qui ne vous intéresseraient pas, madame.

— Ce sont des choses qui nous intéressent beaucoup, au contraire. N'est-ce pas, mesdames ? De l'avis général, votre fiancé est parfait, il vous rendra certainement très heureuse. Et cela fait tant de bien de voir une jeunesse heureuse ! La date de votre mariage est-elle fixée ?

— Pas encore, répond Mme Belnot. Il y a d'abord à résoudre le terrible problème de l'appartement.

Là-dessus, commentaires, doléances, anecdotes, ce qui, du moins, permet à Rosie de se ressaisir.

— On nous a fait bien des promesses, reprend Mme Belnot, mais je crains que le bonheur de ces enfants ne se fasse attendre quelques mois.

Jean-Marc s'est levé pour débarrasser Madeleine de sa tasse vide et la porter sur la table voisine. Au lieu de reprendre sa place à côté de la jeune fille, il reste debout, accoudé à la cheminée. Malgré ses yeux baissés, Rosie n'a rien perdu de ce manège. Elle s'imagine d'abord qu'il a fait cela pour savoir quelque chose d'elle, puis elle se moque de son indéracinable espérance. Qu'est-elle pour lui ? L'a-t-il même reconnue ? Et, d'ailleurs, est-ce bien lui qu'elle a vu à Montclair ? Après plus de deux ans écoulés, on peut se tromper sur le physique d'un homme à peine entrevu. Il y a une ressemblance certaine, mais y a-t-il identité ? Pourtant ce choc de leurs regards... Ne serait-ce pas une simple illusion dont elle seule est la victime ? Ce choc, l'a-t-il éprouvé aussi ? Oh !

# La connaissez-vous suffisamment

## *pour lui demander ?*

Comment fait-elle pour être si active toute la journée, *tout le mois durant ?* Théâtre, danses, réunions de club... elle est toujours fraîche, à son aise et ne manque jamais "ces jours-là". La connaissez-vous suffisamment pour lui demander son secret ?

NI CEINTURES NI ÉPINGLES NI BANDES NI ODEUR

Réflexion faite, ce n'est pas nécessaire. Essayez la méthode de protection mensuelle *Tampax** "ces jours-là" du mois. Tampax se porte *intérieurement* au lieu de serviettes externes, épingles, ceinture, etc. Inventé par un médecin et employé par des millions de femmes, Tampax est de conception et de construction tout à fait scientifiques. Fait de ouate surfine pour plus d'absorption, il est si petit qu'il est contenu dans un mince applicateur.

Vous en oubliez la présence lorsqu'il est en place. Pas d'irritation ni d'odeur. Facile à en disposer. Se porte dans la baignoire ou sous la douche. Une provision d'un mois se glisse dans votre sac à main. Vendu aux pharmacies et comptoirs de produits sanitaires en 3 degrés d'absorption — Régulier, Super, Junior. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ont.

*Marque de fabrique déposée

*Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine.*

ce doute, qui l'obsède et la ronge ! Comment savoir, mon Dieu !

Marinette continue à observer sa soeur. Son trouble quand Jean-Marc est en face d'elle, ne lui échappe pas.

Mme Belnot continue :

— Au cas où la solution du problème appartement se ferait trop attendre, le jeune ménage aurait la ressource de s'installer chez les Duparc. Leur appartement est vaste. Bien entendu, ce ne serait que provisoire.

Qu'ils ne fassent pas cela ! s'exclama Mme d'Argène.

Et tous les visiteurs de faire chorus. Ce sont, de nouveau, commentaires et anecdotes qui montrent sous les couleurs les plus sombres la cohabitation des parents et de leurs enfants mariés.

— Qu'en dites-vous, Rosie ?

Celle-ci vient de surprendre Jean-Marc souriant à Madeleine qui s'est rapprochée du cercle ami. Elle est charmante, Madeleine, le sourire de Jean-Marc vient de le déclarer.

— Moi, répond nettement la fiancée, je ferai ce que voudra André. Avec lui, je serai bien partout.

— Je n'y comprends plus rien, pense Marinette désemparée.

Jean-Marc, l'oeil dur, a sur les lèvres un rictus moqueur.

— Et vous, Madeleine, qu'en dites-vous ? demande Mme d'Argène.

— Je crois qu'on ne peut pas avoir une opinion générale sur cette question, dit la jeune fille. Cela dépend du mari et des beaux-parents...

— Et du sentiment qui unit les époux, achève Jean-Marc. Quand on s'aime, tout est facile. C'est bien ce que pense Mlle Belnot, je suppose.

— Exactement.

Et la conversation se poursuivit sur le thème inépuisable de la reconstruction et des mal logés.

Au moment des adieux, l'officier s'inclina de nouveau devant Rosie. Elle fit un geste vague pour lui tendre la main, mais sans doute ne le vit-il pas, puisqu'il s'éloigna sans y avoir répondu.

— « Exactement ». Pourquoi ai-je dit ce mot ? se répéta cent fois Rosie ce soir-là. Quel besoin avais-je de mentir ? Car j'ai menti, j'ai déjà écarté la perspective d'habiter avec les Duparc, après mon mariage. Pourquoi faire croire à un sphinx que je suis une amoureuse éperdue puisque ce n'est pas vrai ?

Ne venait-elle pas de découvrir que son sentiment pour André n'était qu'une solide amitié ?

— Très bien, le lieutenant Bréville, dit au retour Mme Belnot à son mari. La petite Ginelle a paru le trouver à son goût. Ce serait un joli mariage, ne trouves-tu pas, Rosie ?

— Joli pour elle, ou pour lui ?

— Mais... pour les deux.

— Ils feraient un beau couple, approuva Marinette.

Rosie ne répliqua rien, elle avait envie de pleurer.

Sa soeur qui, du coin de l'oeil ne cessait de l'observer, trouvait son air étrange. A coup sûr, Rosie lui cache quelque chose. Il y a là une énigme dont elle voudrait savoir le mot.

Captise de son angoisse et de son secret, Rosie étouffe et veut de l'air. Elle redoute avant tout de troubler la quiétude de ses parents et de sa soeur, qui la croient heureuse : la seule pensée d'une rupture les affolerait. Et pourtant, Rosie ne pense qu'à cela.

Dans son besoin d'épanchement, elle retourne au petit livre qui a déjà reçu ses premières confidences.

« André, mon ami, puis-je loyalement vous épouser quand je suis attirée avec tant de force vers un autre ? Si j'avais le courage de tout vous dire, vous ririez de mes scrupules, vous me répondriez, sans doute :

« — Rosette, on ne peut pas aimer quelqu'un que l'on ne connaît pas ; votre tête seule est en jeu, mais pas votre coeur. Celui-ci est à moi, et je le garde. Ne vous tourmentez pas, chérie, et soyons heureux.

« Serais-je alors rassurée ? Peut-être. Mais est-ce bien cela qu'il me dirait ? Je me connais si peu moi-même que je doute de mon jugement, plus encore quand il s'agit d'un autre.

« Que ne donnerais-je pas pour savoir ce que pense l'homme dont le souvenir m'obsède ! A la première rencontre, celle de Montclair, ai-je été pour lui autre chose qu'une passante sympathique, que l'on regarde un moment pour l'oublier le lendemain ? ou bien ses regards n'ont-ils été attirés sur moi par quelque raison facile, bien éloignée de toute considération sentimentale ? peut-être une ressemblance fortuite ? N'ai-je pas été moi-même intéressée par sa ressemblance avec un acteur célèbre ? C'est bien cela ! Il m'a regardée et regardée encore parce que je lui rappelais une femme aimée, une femme qui l'avait fait souffrir et qu'il n'avait pas encore oubliée. C'est pourquoi ce regard furtif était si lourd de choses inexprimées où, vaniteuse et sotte, j'ai cru voir un intérêt particulier pour moi.

« Après deux ans, que reste-t-il pour lui de cette rencontre de hasard ? Rien sans doute, et si, dans ses yeux, j'ai cru voir quelque chose de troublant, c'est que je l'y avais mis moi-même.

« Romanesque et obsédée, voilà ce que je suis. Est-ce pour de telles chimères que je vais rompre le mariage qui me plaît, faire au garçon qui m'aime, l'injure et le chagrin de reprendre la parole que je lui ai librement donnée ? Il n'est pas possible que je sois si absurdement infidèle.

« André qui depuis quatre jours êtes inquiet, rassurez-vous. Quand vous reviendrez dimanche, vous retrouverez votre fiancée heureuse et aimante comme elle l'était avant le réveil de ses chimères. »

•

André arriva le lendemain à l'heure convenue, juste à temps pour assister à la grand-messe avec les Belnot.

A la sortie de l'église, il y eut les rencontres rituelles des groupes amis, poignées de main, souhaits et palabres. Les fiancés furent très entourés. Malheureusement, il pleuvait, ce qui réduisit au minimum toutes les manifestations de sympathie. Rosie en fut contrariée car Mme d'Argène rentra chez elle à toute vitesse après avoir fait, sous son parapluie, un geste aimable à ses amies, et Rosie aurait tant voulu s'approcher d'elle, et entendre le nom de Jean-Marc qu'elle eût certainement prononcé.

— Encore un jour où on va se raser, déclara Luce Berton à Marinette.

— On arrive toujours à s'occuper, même quand il pleut, répliqua Marinette.

— Bien sûr, vous, M. André vous tiendra compagnie. Il a beaucoup d'entrain. Je me rappelle le jour où il imitait son adjudant, c'était impayable.

— Oui, il est souvent très drôle, approuva Rosie.

— Vous ne vous ennuierez pas avec lui, heureuse femme.

— Certes, non.

André qui, par politesses faites aux dames de Cherville, se rapprochait de sa fiancée, entendit ces dernières phrases.

— De qui s'agit-il ? fut sa question. Qui donc est très drôle ?

— Mais vous, mon cher, vous, répondit Rosie en riant. Luce nous rappelait votre talent d'imitation concernant votre adjudant. Vous devez bien avoir quelques histoires du même genre à nous raconter... Puisque vous ne savez que faire aujourd'hui, si cela vous tente, Luce, venez donc prendre une tasse de thé avec nous pour entendre André.

— Bien aimable, mais je ne veux pas être indiscrète.

— Au contraire, nous serons enchantés, n'est-ce pas, André ?

— Enchantés, répéta-t-il sans conviction.

Mais l'empressement de Luce à accepter cette invitation, et le plaisir qu'elle s'en promettait flattèrent le jeune homme. Il avait, comme Rosie, redouté cette journée dominicale. Depuis une semaine, il essayait de comprendre et d'expliquer l'attitude singulière de sa fiancée d'ordinaire d'humeur égale, toujours facile : sa migraine inopportune, sa réponse désinvolte au téléphone, lui restaient sur le coeur et c'est avec appréhension qu'il l'avait rejointe à l'église ce matin-là.

Mais elle avait retrouvé son sourire et redevenait sociable. L'invitation faite à Luce Berton en était la preuve.

Mme Belnot qui venait d'échanger quelques phrases avec Mme Berton, pressa ses filles de rentrer à la maison la pluie redoublait et il faisait froid.

Combien de fois, ce jour-là, Rosie se dit-elle : « Je veux être gentille, de bonne humeur ; je m'interdis de penser à ce monsieur qui n'est pas plus l'homme de Montclair que je ne suis la femme à barbe. Et quand il serait l'homme de Montclair, ce n'est pas une raison pour qu'il ait eu le coup de foudre, ni moi non plus. J'ai un fiancé charmant qui m'aime et que l'on m'envie, serais-je assez folle pour tout gâcher en m'hypnotisant sur une chimère ? »

L'arrivée de Luce Berton interrompit l'examen d'un album de photographies que Mme Belnot avait extrait du tiroir aux souvenirs : elle tenait à mettre au courant de toutes les parentés et alliances de la famille de Rosie.

— Puisque vous allez devenir un des nôtres...

Avec plus de politesse que d'enthousiasme, il s'était prêté à ce pensum, approuvé par Rosie, qui évitait ainsi l'écueil des conversations personnelles et des projets d'avenir, chose que, malgré sa résolution d'être sage, elle envisageait avec effroi.

Luce apporta dans cette atmosphère un peu lourde le courant d'air de sa fantaisie et de sa gaieté. Prié par elle, André dut raconter quelques histoires drôles. Les nuages qui voilaient le regard de Marinette se dissipèrent. Rosie paraissait aussi heureuse que l'espéraient sa mère et son fiancé.

Au-dehors, la pluie ne tombait plus. Ce fut dans ce calme retrouvé que Luce, tournée vers Marinette, dit sans préambule :

— A propos, j'ai trouvé.

— Que cherchais-tu ?

— Une ressemblance. Rappelle-toi, dimanche, à la soirée de fiançailles, en voyant le neveu de Mme d'Argène, je t'ai dit : « Il me semble que j'ai déjà vu cette tête-là. »

— Oui, je m'en souviens.

— Mais impossible de me rappeler o' Depuis dimanche, j'y ai pensé et j'ai trouvé.

— Alors ?

— Eh bien ! ma vieille, il ressemble au type que nous appelions Gary Cooper et que nous avons vu au pèlerinage de Montclair, il y a deux ans.

— Il y a deux ans, quelle mémoire ! Bref, c'est à Gary Cooper que M. Bréville ressemble.

— Certainement, mais surtout au type du pèlerinage, car il y avait tout de même une petite différence entre eux, je suis très physionomiste. Ma vieille, je te parie ce que tu voudras que c'est lui.

— Tu as beaucoup d'imagination, Lucette.

— Pas un atome. J'ai de bons yeux, cela suffit.

— Après tout, c'est bien possible. Il n'y a rien d'extraordinaire. Pourquoi ce monsieur n'aurait-il pas été à Montclair, il y a deux ans. Nous y étions bien, nous !

— N'est-ce pas ? Mais tu conviendras que cette coïncidence est amusante et qu'il est amusant aussi d'avoir, après deux ans, la solution d'une énigme.

— Quelle énigme ? Est-ce que tous les gens que nous avons aperçus à Montclair sont autant d'énigmes ?

— Lui, c'est différent. Nous aurions voulu savoir qui il était, parce que, tu t'en souviens, je disais que Rosie lui avait tapé dans l'œil et que cela nous avait beaucoup amusées.

— Et tu dis que tu n'as pas d'imagination.

La vivacité de Luce, l'intérêt qu'elle porte à tout ce qui se dit et se voit amusent André. Il interroge la jeune fille sur son goût pour les vedettes de cinéma, sinon un monsieur ressemblant à Gary Cooper ne lui aurait pas laissé un tel souvenir.

— Oui, j'ai eu une toquade pour Gary, maintenant, c'est pour Gérard Philipe.

Marinette, haussant les épaules, s'est tournée vers sa soeur. Rosie se tient sur son fauteuil, le buste droit et immobile, ses yeux ont une expression égarée, son visage est livide. Marinette la regarde avec stupeur. Avec la rapidité foudroyante des rêves, elle revoit tout ce qui s'est passé à Montclair et qu'elle avait oublié : la rencontre avec l'inconnu, l'attention évidente dont Rosie avait été l'objet, ce regard sans cesse ramené vers elle et les taquineries de ses amies. Alors, elle n'y avait pas pris garde, mais maintenant que ses yeux venaient de s'ouvrir, elle devait reconnaître que Rosie était troublée de ces taquineries et qu'elle n'y avait pas répondu... Et puis, son étrange conduite après ses fiançailles, son refus de voir et d'entendre André... Cela après avoir revu le neveu de Mme d'Argène.

Comment interpréter tous ces signes sans devenir folle ? Folle d'angoisse car André va souffrir et aussi folle de joie...

Tandis que Luce et André échangent des propos taquins, Marinette regarde sa soeur qui, peu à peu, reprend vie et cesse de trembler. Un sourire passe sur ses lèvres, son front dégage une lumière qui fait de la fiancée d'André une femme nouvelle pour Marinette. Blessée d'amour, la petite soeur peut tout deviner. Penchée vers l'aînée, elle demande tout bas :

— Et André ?

Rosie comprend que son secret ne lui appartient plus. Elle prévoit des angoisses, des soucis, des luttes ; la perspective de faire beaucoup souffrir est un poids trop lourd pour son coeur. L'affirmation de Luce a chassé tous ses doutes concernant l'identité du pèlerin de Montclair ! Au fait, n'en avait-elle pas l'intime conviction ? C'est en se trompant elle-même qu'elle s'était promis d'être la fiancée heureuse d'André Duparc, mais ce soir, elle n'en peut plus.

**En dépit d'une tendre aventure, FRANÇOIS PERIER n'épousera pas sa femme, MARIE DAEMS, dans son nouveau film : *Un Trésor de Femme*.**

Elle gardera jusqu'au bout son masque de bonheur, elle se sacrifiera au garçon qui l'aime, elle sera pour lui une épouse fidèle, elle verra sans faiblir Jean-Marc épouser Madeleine, sa vie sera ce que Dieu voudra, mais elle sait aussi que, au plus profond de son coeur, la graine du grand amour est enfouie, inféconde, destinée à mourir sans porter de fleurs ni de fruits.

« Mes doutes sont apaisés, tout m'assure que Jean-Marc est bien l'homme de Montclair. Et me voici en face de la vérité : il y a deux ans, par une fatalité que rien n'explique, le regard d'un inconnu m'a bouleversée, regard d'appel et qu'on eût dit chargé de souvenirs. Ce regard m'a poursuivie longtemps, puis il s'est éteint sous la poussière de l'oubli ; mais il m'avait marquée et je ne m'en doutais pas. Et un travail secret s'élaborait en mon subconscient, à la merci du premier choc d'où jaillirait le souvenir !

« Que vais-je faire ? Faut-il attendre que la paix me revienne avant d'épouser André ? ou rompre ma promesse et me condamner à une vie solitaire ? Faut-il passer outre et traiter en chimère ce qui, aujourd'hui, est mon bien le plus précieux : cette inquiétude, ce tourment nourri d'espoir par lesquels je me sens vivre ?

« Si Jean-Marc m'aimait, j'aurais tous les courages, même celui de trahir mes promesses, s'il m'aimait... Hélas ! il ne m'aime pas. Ses regards qui m'avaient si rapidement conquise n'étaient pour lui qu'un jeu dont il ne se souvient plus. Puisque, de cette rencontre il n'est pas, lui, aussi marqué, c'est que je ne suis, moi, qu'une pauvre névrosée.

« Marinette a tout deviné. Il me serait doux d'en parler avec elle. Pourquoi ne m'a-t-elle encore rien dit ? »

## V

André était autorisé à venir faire sa cour tous les dimanches. Il revint donc à Cherville quinze jours après ses fiançailles officielles, tout content de sa visite du dimanche précédent, pendant laquelle son inquiétude s'était dissipée. Mais cette inquiétude menaça de renaître quand il revit sa fiancée.

Ce n'est pas qu'elle fût désagréable, Rosie n'était jamais désagréable, mais elle manquait d'élan et ne manifestait aucun plaisir de la présence de son fiancé. En revanche, Marinette fut charmante. Au fond de son coeur tremblant, elle le plaignait très fort et prévoyant sa déconvenue, craignant le pire, s'efforçait d'avance de le consoler, Rosie l'y encourageait de toutes les manières, lui laissant partout la première place.

M. et Mme Belnot voyaient d'un oeil irrité ces manigances si bien que, Rosie ayant proposé à André un tour de jardin, car le temps était ensoleillé, M. Belnot, d'un geste, arrêta Marinette qui s'apprêtait à les suivre.

— Tu deviens indiscrète, ma parole ! Laisse un peu ces fiancés tranquilles.

M. Belnot n'était pas commode. Ceci, dit rudement, fut pour la pauvre petite comme un soufflet en plein visage. Elle regarda le jeune homme qui se détournait avec gêne, puis ses parents sévères et, incapable de dominer ses nerfs soumis depuis longtemps à une trop rude épreuve, elle éclata en sanglots.

Par nature, Marinette était plus apte au rire qu'aux larmes, Mme Belnot contrariée s'était attendue à une réplique amusante. Cette réaction imprévue l'inquiéta.

— C'est à n'y rien comprendre, grommela M. Belnot qui, en effet, ne comprenait plus rien à ses filles.

Marinette, effondrée dans un fauteuil cachait son visage sous son bras replié. Elle n'en pouvait plus de cette comédie, ni de l'air contraint d'André qu'offensait l'indifférence de sa fiancée, elle désirait son sourire, des mots tendres, son amour, et elle avait honte du chagrin qui la trahissait ou, pire encore, qu'il ne comprenait pas. Mais Rosie se penchait vers elle et prenait entre ses bras le buste affaissé en le berçant doucement.

— Chérie, petite chérie qui a du chagrin, disait-elle.

Les témoins de cette scène la regardaient avec stupeur. Elle leur fit signe de s'éloigner afin de rester seule avec Marinette. Alors bien des larmes furent encore répandues, bien des plaintes proférées, mais des mots consolateurs furent prononcés et, surtout, des paroles d'espérance, les plus belles, les plus proches que Marinette eût jamais entendues.

— Tu l'auras, ton André, et bientôt, je te le jure.

Puis, laissant sa petite soeur apaisée, Rosie sortit doucement.

Dans le jardin, ses parents et son fiancé parlaient de la température d'un air absent et consterné. Elle les rejoignit sans élan. La contrainte s'accentua. André se demandait ce qu'il pourrait bien faire pour renouveler cette atmosphère irrespirable. Mme Belnot, agitée du même souci, parla la première, elle conta les derniers potins de Cherville ; la jambe cassée du percepteur et les ennuis domestiques de Mme d'Argène. Sa cuisinière la volait, cette Maria qui faisait si bien la daube !

— Il a fallu six mois pour que Mme d'Argène s'en aperçût.

Au nom de Mme d'Argène, André se redressa.

— Je ne dois pas oublier, dit-il, que ma mère m'a chargé d'une commission pour elle : l'un déjeuner de porcelaine destiné à sa vente de charité. Ma mère a jugé qu'il arriverait plus sûrement en bon état par moi que par la poste.

— Vraiment, c'est très gentil à Mme Dupare.

— Elle tenait à faire plaisir à Mme d'Argène qui a toujours été si aimable.

Au nom de Mme d'Argène, Rosie aussi s'était redressée. André poursuivit :

— Si vous le permettez, mesdames, je vais lui porter tout de suite de peur d'oublier...

— C'est cela ! approuva Mme Belnot soulagée.

— Je regrette de vous quitter, Rosie...

— Vous ne me quitterez pas, André. Je vais avec vous.

— Allez, mes enfants, dit M. Belnot paternel. Cela vous fera du bien de marcher un peu.

André alla chercher son colis déposé dans le vestibule et suivit Rosie qui marchait d'un pas vif.

— Merci, dit-il, de venir avec moi ; j'avais tellement l'impression de vous agacer. Maintenant, cela va mieux !

— Vous êtes bien compliqué, André. Je vous comprends mal.

— Je crois que vous me comprenez très bien. Si quelque chose en moi vous déplaît, dites-le, tout simplement. Je ne demande qu'à vous être agréable.

— Vous me plaisez beaucoup, mon ami.

— Je n'en suis pas tellement sûr.

Et, comme elle se contentait de sourire, il dit, sans transition :

— Pourquoi Marinette pleure-t-elle ?

Le sourire de Rosie s'accentua, mais il ne le vit pas et elle n'expliqua rien.

— Pourquoi pleure-t-elle ? répéta-t-il avec impatience.

— Est-ce que les larmes de Marinette vous intéressent, André ?

— Certainement. Ses larmes sont inexplicables. Cette petite n'a rien fait de mal, elle a été rabrouée par son père, il n'y avait là rien qui pût la faire pleurer. Pourtant, elle a pleuré, elle toujours si facile, d'humeur si égale...

— Evidemment, elle a pleuré.

— Pourquoi ? J'ai le sentiment d'en être responsable, c'est à cause de moi qu'elle a été rabrouée. Vous ne dites rien. Si ce n'est pas cela, rassurez-moi. J'ai le droit de savoir.

— Mon pauvre ami, vous vous forgez des responsabilités qui n'existent pas. Si Marinette a pleuré, c'est qu'elle avait envie de pleurer. Pourquoi en seriez-vous responsable ? N'oubliez pas que Marinette est une sensitive, une exquise sensitive...

— Pourquoi avez-vous dit : « Petite chérie qui a du chagrin » ?

— Parce que je suppose qu'elle ne pleurerait pas si elle n'avait pas de chagrin.

— Mais...

— Vous êtes là à m'interroger... Je ne sais pas, moi, essayez vous-même de comprendre Marinette, observez-la. Vous verrez peut-être ce que vous désirez savoir.

— Est-ce que vous savez, vous ?

— Vous êtes indiscret, répliqua-t-elle en riant. Marinette ne peut-elle avoir ses secrets ? Songez qu'elle vient d'avoir dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans ? Ce n'est pas possible.

— C'est pourtant comme cela.

André fit un calcul mental et conclut :

— C'est vrai, elle a dix-neuf ans.

Comme on peut être stupide et ne pas voir ce qui crève les yeux !

Rosie n'interrompit pas le silence qui suivit cette constatation ! Elle marchait d'un pas allègre sur les pavés pointus de la rue des Fougères, cette vieille rue montante et malaisée où quelques-uns des plus beaux hôtels de Cherville défiaient les siècles et le confort moderne. Celui qu'habitait Mme d'Argène était situé au point culminant de cette rue. On le voyait de loin et c'était un bien agréable spectacle que cette belle maison Louis XIII bâtie directement sur la rue, avec son balcon de fer forgé, sa porte massive qu'ornait un heurtoir fait d'une chimère de bronze. Un jardin s'étendait sur son autre face, un vieux jardin trop touffu, où des chênes séculaires entretenaient une humidité persistante, que niait Mme d'Argène, car la perspective d'ébrancher ses arbres la torturait.

Ce côté de la maison était lugubre, disait Rosie, mais la belle façade Louis XIII, en plein soleil, riait de toutes ses vitres quand les jeunes gens y arrivèrent.

— Je ne fais que déposer le colis et nous filons, dit André en soulevant le heurtoir.

— Pas du tout, nous entrerons, décida Rosie. Le contraire serait impoli. Nous savons la pauvre Mme d'Argène bouleversée par l'affaire de sa cuisinière, elle s'étonnerait si nous ne prenions pas de ses nouvelles. Et d'abord, André, laissez ce heurtoir, son bruit ferait mettre aux fenêtres tous les habitants du quartier. Ne voyez-vous pas qu'il y a une sonnette ?

— Cela vous amuse de faire une visite à cette dame ? dit-il.

Rosie qui n'avait pas accompagné André que pour cela, haussa les épaules.

— Faut-il qu'une chose vous amuse pour que vous la fassiez ? demanda-t-elle. Allons, sonnez.

Une minute passa et la porte fut ouverte par Mme d'Argène accompagnée de Mme Ginelle. Saisie de surprise, Rosie resta muette, mais Mme d'Argène, avec un sourire résigné explique :

— Je reconduisais justement Mme Ginelle. Et comme la femme de chambre doit s'occuper de la cuisine... Entrez, mes enfants, entrez. Chère madame, au revoir, à bientôt.

La porte se referma sur Mme Ginelle et les fiancés suivirent au salon la maîtresse de maison.

La grande pièce où deux portes-fenêtres, donnant sur le sombre jardin, établissaient un sérieux courant d'air, n'était chauffée que par un feu de bois flambant dans la vaste cheminée, il fallait toucher la pierre du foyer pour en sentir la chaleur, mais Mme d'Argène, drapée dans un châle, semblait supporter allégrement ces premiers froids de la saison. Rosie admirait qu'une femme de son âge pût s'accommoder si bien d'un tel manque de confort.

— Comme c'est gentil à vous de venir me voir ! dit-elle.

— J'avais à vous remettre ceci de la part de ma mère, dit André en lui présentant le colis.

Quand Mme d'Argène eut débarrassé de son emballage le déjeuner de porcelaine, admiré le don et l'intention de la donatrice, Rosie exprima sa respectueuse sympathie pour le trouble apporté chez elle par les méfaits de Maria. L'affaire fut alors contée avec force détails aux jeunes gens qui ne l'écoutaient pas : André recommençait à s'inquiéter des manières de Rosie si peu tendre et gardait le souci des larmes de Marinette. Quant à Rosie, elle se demandait comment elle amènerait Mme d'Argène à mentionner le nom de Jean-Marc et à lui dire où en était le projet de mariage de son neveu avec Madeleine Ginelle, projet que semblait bien corroborer la visite de Mme Ginelle.

Mais l'affaire Maria n'était pas si simple, il fallait remonter au déluge pour en avoir un compte rendu complet depuis le premier larcin, la disparition d'une salière d'argent.

— Si elle n'avait pratiqué que la danse du panier, j'aurais fermé les yeux, dit Mme d'Argène, mais il y a eu tout le reste, jusqu'au vol de mon manchon de chinchilla et de ma broche de topazes roses.

André faisait signe à Rosie de lever la séance, elle n'en fit rien. Sa patience fut enfin récompensée.

La question Maria étant épuisée, Rosie demanda des nouvelles de Madeleine, sur un ton plein d'allusions que comprit tout de suite son interlocutrice.

— Elle va très bien. Toujours délicieuse ! Ces dames vont s'absenter la semaine prochaine.

— Je souhaite qu'elles aient beau temps, dit Rosie. Ce n'est guère la saison des voyages...

— Il s'agit seulement de quelques jours à Paris.

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans 8238 rue DROLET Montréal

Pilules Persanes

POUR GRANDIR

Maigrir, culture physique, beauté, pousser cheveux, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10¢ à

D. EVANS

Boîte 141, Station G, Montréal, P.Q.

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

Coupon d'abonnement — LE FILM

Canada et Etats-Unis
1 an..... $1.00
2 ans..... $1.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....
Adresse.....
Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
675-685 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

Rosie savait que la soeur de Mme Ginelle habitait Paris. Tout s'expliquait. Pour en savoir davantage, Rosie se mit dans l'état d'esprit de celui qui se lance à l'assaut.

— J'ai bien regretté, dit-elle, de ne pas mieux vous aider comme vous me l'aviez demandé à votre réunion. J'aurais été heureuse de dire à votre neveu tout le bien que je pense de Madeleine, mais je n'ai pas eu l'occasion de lui parler...

Ceci fut dit avec un mouvement d'épaules et des mains qui signifiait que s'il y avait eu un malentendu dans cette affaire, ce n'était pas sa faute à elle.

— Ne regrettez rien, ma petite amie. Je crois que Jean-Marc n'a eu besoin de personne pour trouver Madeleine charmante.

— Alors... Cela va marcher ?

— J'ai tout lieu de le croire. Mais, bien entendu, il n'y a encore rien de fait, Jean-Marc s'est montré si récalcitrant au mariage jusqu'ici ! Cette fois — et j'en suis heureuse — il accepte qu'on lui en parle.

— Voilà qui est de bonne augure, dit Rosie d'une voix étranglée.

Elle prit congé aussitôt. Maintenant qu'elle savait ce qu'elle voulait savoir, rien n'aurait pu la retenir une minute de plus dans le frigidaire Louis XIII de la rue des Fougères.

— Expliquez-moi, lui dit André marchant à côté d'elle, expliquez-moi cette affaire dont vous venez de parler. S'agit-il d'un mariage entre M. Bréville et Mlle Ginelle ?

— Voyons, André, ne soyez pas stupide, on en a parlé devant vous. Il n'y a rien de plus à expliquer.

— Quel rôle avez-vous à jouer là-dedans ?

— Mais on l'a dit aussi, fit-elle impatientée. Je devais chauffer les sentiments du prétendant en chantant les louanges de la prétendante.

— Et vous ne l'avez pas fait ?

— Comment l'aurais-je pu ? Je n'ai pas eu l'occasion d'échanger un seul mot avec ce monsieur. Mais cela s'est très bien passé tout de même. J'ai donc bien fait de ne pas m'en mêler.

Sa voix était dure, son ton aigre, si différents de ses modes habituels d'expression qu'André crut entendre parler une étrangère. Il lui semblait évoluer en plein mystère, un malaise montait en lui, qu'il ne s'expliquait pas.

Chez les Beinot, la vue du petit salon confortable rendit le sourire à André. Rosie, un peu crispée, avait honte de s'être montrée impatiente avec son fiancé. Mais elle ne se sentait pas le courage de rester en tête à tête avec lui jusqu'à l'heure du thé, ses parents, pour les laisser seuls, s'étaient installés discrètement dans une pièce voisine.

— Où est Marinette ? demanda-t-elle.

— Dans sa chambre. Elle ne veut pas descendre.

— Bien entendu ! Pauvre petite, on lui a reproché de se montrer indiscrète ! Alors, elle va nous fuir et broyer du noir dans la solitude. Vous admettez cela, André ? dit Rosie quand elle fut laissée seule avec son fiancé.

— Pas du tout, répliqua-t-il. D'ailleurs, elle n'est jamais indiscrète.

— Alors, venez avec moi.

Elle entraîna le jeune homme jusqu'au premier étage et, après un coup léger frappé à la porte, entra dans la chambre de Marinette. Ils trouvèrent la petite soeur recroquevillé sur le divan, Ciboulette entre ses bras ; son visage se cachait dans la fourrure grise, tout frémissant du ronron de la chatte.

Marinette !

La petite amoureuse releva la tête, laissant voir ses yeux rougis de larmes. Sans lâcher Ciboulette, elle se redressa et poussa un cri en apercevant André derrière Rosie.

— Alors, on boude ? demanda-t-il gaiement.

— Mais non, dit Rosie, on ne boude pas. On a du chagrin, c'est pourquoi on veut rester seule, c'est-à-dire pas tout à fait seule, puisque Ciboulette est là. Cette chère Ciboulette ! On aimait bien Mitzou, mais on aime encore mieux Ciboulette, n'est-ce pas, Marinette ?

— Ce n'est pas vrai.

— Pourquoi ne veux-tu pas avouer que tu préfères Ciboulette ? reprit Rosie. C'est tout naturel, chérie. Mitzou n'était qu'une chatte sans histoire, tandis que Ciboulette est non seulement une chatte, mais encore un cadeau, ce qui lui donne encore beaucoup plus de valeur. Voilà pourquoi on l'aime tant.

André revit soudain la Marinette en pleurs qu'il avait consolée en lui mettant une boule de fourrure vivante entre les mains, il se rappela le pauvre sourire qui perça entre les larmes — arc-en-ciel après l'orage — et la fidélité à Mitzou dépassée par l'attachement à Ciboulette, qui était bien sa chatte, tout le monde le reconnaissait dans la maison. Il fut ému du prolongement de son geste amical dans le coeur de sa petite amie qui, pour lui, avait toujours un sourire si doux. Et il s'étonnait de voir ce sourire se crisper tandis que Rosie taquine répétait :

— Voilà pourquoi on l'aime tant !

— Ma pauvre Rosie, ce que tu peux être absurde, répliquait Marinette avec une violence toute nouvelle.

— Qu'ont-elles donc aujourd'hui ? se demandait-il, troublé.

— Viens-tu avec nous ? dit Rosie sans s'émouvoir.

N'obtenant pas de réponse, elle fit un signe à André et sortit derrière lui, en fermant la porte.

— Enfin, m'expliquerez-vous ?... demanda-t-il quand ils furent de nouveau en tête à tête dans le petit salon.

— Vous ne cessez de me demander des explications. Que voulez-vous savoir ?

— La raison de l'étrange conduite de Marinette et de la vôtre. Elle pleure, vous prétendez qu'elle a du chagrin, et vous lui dites des choses qui l'irritent ; elle se fâche et vous ne lui demandez pas pourquoi. Tout cela est bien singulier.

— Ouvrez les yeux, André, prêtez l'oreille, et vous comprendrez un jour.

— Mais c'est aujourd'hui que je veux comprendre. Je ne sais pourquoi, j'ai l'impression d'être responsable de ce gros chagrin. Je n'ai cependant jamais accusé Marinette d'être indiscrète, elle ne l'était pas.

— Nous sommes d'accord, mon vieil André, tout à fait d'accord.

Un malaise s'établit, que Rosie n'essaie pas de dissiper. André, un pli au front, est très malheureux, Rosie a tellement changé depuis qu'ils sont officiellement fiancés ! Elle semble avoir perdu l'humeur facile, la grâce souriante et ce désir de plaire qui faisaient son charme. Plusieurs fois, elle s'est montrée acerbe, impatiente, on eût pu croire qu'elle ne supportait pas son malheureux fiancé. De quoi était-il donc coupable ?

Rosie l'observait à la dérobée ; pleine d'angoisse pour elle-même, car elle ne croyait guère à son propre bonheur, elle pensait à Marinette en larmes. Marinette à qui elle avait promis son André, mais qui, non plus, n'y croyait guère. Murée dans sa modestie, la petite soeur ne pensait pas possible qu'André pût la préférer à son aînée, et elle considérait avec désespoir leurs deux destinées parallèles d'amoureuses méconnues.

— Elle se trompe, pensait Rosie, André l'aimera, peut-être même l'aime-t-il déjà. Quoi qu'il en soit, le devoir de Rosie est clair : rompre avec André, qui verra bien un jour que Marinette lui donnera plus d'amour et de bonheur que ne ferait sa fiancée d'aujourd'hui.

— Vous broyez du noir, dirait-on, mon ami.

— Oui, un peu.

— Pas aimable pour moi, cela.

— J'ai tout lieu de croire que vous y êtes pour quelque chose et que vous ne l'ignorez pas.

— C'est que, moi non plus, je ne suis pas gaie.

— Je savais bien que je ne me trompais pas... Qu'y a-t-il ?

— Ne me pressez pas, André, vous saurez tout, bientôt, je l'espère. En attendant, ne me demandez rien. Mais

ne restons pas ici, la soirée est belle, allons un peu au jardin, j'ai besoin d'air.

Ils marchèrent côte à côte dans les allées tapissées de feuilles mortes. Dévoré de curiosité et d'angoisse, André ne cherchait pas à rompre le silence que Rosie lui avait imposé. Des reines-marguerites et des dahlias penchaient sur les plates-bandes, leurs têtes fatiguées. Dans un massif de rosiers, quelques survivantes des floraisons d'automne dressaient courageusement leurs corolles pâlies, sur la pelouse, un buisson de houx, tout emperlé de corail, se riait de l'agonie des fleurs fourvoyées dans l'arrière-saison. Sans les voir, Rosie se raidissait pour l'épreuve qu'elle allait tenter.

Ils arrivèrent ainsi à l'allée du bord de l'eau. Sous une bâche grise, on devinait la barque des promenades estivales amarrée sur le talus.

— Une promenade en bateau, André ?

Il crut qu'elle plaisantait.

— La barque a pris ses quartiers d'hiver, ce me semble.

— Rien de plus facile que de la mettre à l'eau. Voulez-vous m'aider ?

La question parut absurde au jeune homme ; son costume était élégant, ses chaussures, fines. Il se récusa.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est tard pour une promenade en barque, qu'il fait froid et que vos parents ne le permettraient certainement pas.

— Mes parents ne me privent pas de toute liberté, dit-elle. Quand je veux aller en barque, il est entendu que je vais en barque. C'est ce que je ferais aujourd'hui, si vous n'étiez pas là.

— C'est bien, allons-y !

En dépit de ses chaussures fines, et avec l'aide de Rosie, il mit la barque à l'eau.

La promenade commence en silence. Rosie rame bien, le bateau glisse sans heurts sur la rivière, qui étale entre les joncs de ses rives son ruban soyeux. André passe sans les voir entre les prairies de ce pays qu'il aime. Un pli au front, il regarde ailleurs, peut-être en lui-même, et sa contemplation ne lui donne pas de joie.

Encore quelques brasses et les voici en vue de la cascade, à la même place où, trois ans plus tôt...

— Vous rappelez-vous, André ?

Leurs pensées avaient dû suivre le même cours, car il ne s'étonna pas, ne demanda rien. De toute évidence, il avait compris.

— Sans vous, Marinette était perdue.

— Mais non, elle serait bien arrivée à se sauver elle-même.

— Elle n'y serait pas arrivée. Les herbes et les joncs l'entravaient, ses pieds ne rencontraient que de la boue où chaque mouvement l'enfonçait davantage, et moi, je n'étais bonne à rien. Vous le rappelez-vous ? Je ne pouvais que crier, incapable de faire les

# Fortifiez votre Santé

**Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :**

## Les Pilules
## MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

**GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.**

**CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :**
**Les jours de bureau sont :**
**Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.**

REMPLISSEZ CE COUPON

**Mme MYRRIAM DUBREUIL** *(POUR LE CANADA SEULEMENT)*
**6880, rue Bordeaux**
**Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.**

**Ci-inclus 5c pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.**

*Nom* .....

*Adresse* .....

*Ville* ..... *Province* .....



**REMPLISSEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT A VOTRE CHOIX**

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**

| | UN AN | |
|---|---|---|
| | *Canada* | *Etats-Unis* |
| ☐ LES TROIS MAGAZINES | $5.50 | $8.00 |
| ☐ LE SAMEDI (hebdomadaire) | 3.50 | 5.00 |
| ☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) | 1.50 | 2.00 |
| ☐ LE FILM (mensuel) | 1.00 | 1.00 |

**Veuillez trouver ci-inclus la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).**
**IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.**

*Nom*.....

*Adresse*.....

*Localité*..... *Prov*.....

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18**

gestes nécessaires. Ah ! je ne suis pas fière de moi, quand j'y songe. D'ailleurs je ne sais pas nager. Mais vous étiez là.

Sans répliquer, il arracha une feuille de nénuphar où, comme des perles de cristal, roulaient des gouttes d'eau. Rosie cessa de ramer.

— Nous ne passons jamais ici sans penser à vous.

— Bien aimables.

— Marinette, si rieuse d'habitude, devient grave et ferme les yeux.

— Sa peur rétrospective est bon teint.

— Ne vous moquez pas. La dernière fois que nous sommes venues — c'était peu de jours avant mes fiançailles — j'ai cru voir une larme sur sa joue... Je pensais alors m'être trompée ; je sais aujourd'hui que je ne me trompais pas.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Rien. Mais, je vous le répète, Marinette a du chagrin.

— Les chagrins de petite fille sont vite consolés.

— Celui de Marinette ne se console pas.

Comme il pâlissait, elle ajouta :

— Et vous voudriez que j'accepte cela d'un coeur sec ?

Tout en parlant, elle fixait sur lui un regard si lourd de sous-entendus qu'il perdit contenance.

— Vous ne voulez pas dire... balbutia-t-il.

— Si ! Vous m'avez comprise !

— Moi ? Pas du tout.

Et comme elle continuait à le regarder, il dit d'une voix étranglée :

— Vous vous moquez. Ce n'est pas bien.

— Je ne me moque pas.

— Quelle folie ! conclut-il avec violence.

Manoeuvrant le gouvernail, il fit faire demi-tour au bateau. Pas un mot de plus ne fut prononcé.

Ce soir-là, Mme Belnot fut très contrariée, parce que son futur gendre se déclara obligé de prendre le train de sept heures pour retourner à Paris. Elle avait compté qu'il ne partirait qu'à dix heures.

— Justement, il y a un dîner à votre goût, des escalopes à la crème.

— Oh ! je sais, vous me gâtez toujours, madame.

— Si tu insistais, Rosie, je suis sûre qu'il dînerait avec nous.

Mais Rosie fit gravement comprendre à sa mère qu'André devait se lever de bonne heure, le lendemain. Elle ne permettrait pas que, pour rester trois heures plus tard avec elle, il sacrifiât un repos nécessaire à sa santé.

— Je ne veux pas être la cause du moindre ennui pour André, dit-elle, je ne veux que son bonheur.

— Est-elle gentille ! fit Mme Belnot, émue. Vous aurez une femme dévouée, mon enfant.

— Je n'en ai jamais douté, madame.

— Son bonheur m'est aussi cher que le mien, insista Rosie.

Les regards des deux fiancés se rencontrèrent, s'accrochèrent... et André baissa les yeux.

Marinette n'était pas là quand il prit congé ; où s'était-elle cachée ?

— Cette petite est devenue bien susceptible, remarqua M. Belnot qui regrettait son algarade de l'après-midi.

Rosie, au sourire ravi, observait André qui cherchait du regard la transfuge parmi les allées du jardin. La vue d'un pan de robe bleue entre deux massifs de rhododendrons lui fit faire un mouvement dans cette direction, mais il reprit aussitôt son air impassible et s'éloigna sans tourner la tête.

— Vous ne vous êtes pas embrassés, constata Mme Belnot en rentrant dans la maison.

— Voilà une remarque à laquelle je ne m'attendais pas, riposta gaiement Rosie.

— De mon temps, nous n'étions pas comme cela... C'est comme André, je t'assure que ton père n'aurait pas eu peur d'une nuit blanche pour rester quelques heures de plus avec moi.

— Peut-être papa vous aimait-il plus qu'André ne m'aime.

— Voyons, ma chérie, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire ! Tu sais bien qu'André t'adore.

— Moi, je n'en suis pas aussi sûre que vous.

— Tu plaisantes, ma chérie, dit Mme Belnot inquiète.

Elle craignait d'avoir fait de la peine à sa chère aînée, mais Rosie souriait toujours de son beau sourire pensif.

— Décidément, je ne comprends rien aux jeunes gens d'aujourd'hui.

•

Si les Belnot ne comprennent rien à leurs filles, les Dupare n'ont pas beaucoup plus de chance avec leur fils. Ils se demandent ce qui a bien pu l'empêcher d'aller à Cherville le dimanche suivant. Il a prétexté un déjeuner avec d'anciens camarades de régiment, et a écrit aux Belnot un mot de regret qui n'expliquait rien. Rosie a eu, pour le lire, un sourire ambigu.

Ses parents, consternés, la pressent de questions :

— Il y a quelque chose entre vous, je m'en suis déjà doutée. De quoi s'agit-il ? Ne te serais-tu pas montrée capricieuse ? Il serait beaucoup plus simple de le dire.

— Pourquoi voulez-vous tout de suite me donner tort ? Pourquoi ne pas croire tout simplement ce qu'écrit André ?

— Parce que j'ai gardé une mauvaise impression de sa dernière visite.

— S'il y a eu malentendu, dis-le-nous — cela ne peut manquer de s'arranger — mais il ne faut pas laisser les choses s'envenimer. Il faut ouvrir les fenêtres, ajoute M. Belnot avec énergie.

Marinette, dans la pièce voisine, tend l'oreille. Tour à tour pâle à faire peur ou brûlante de fièvre, elle crispe ses deux mains sur son coeur en tumulte.

VI

Madame d'Argène a enfin trouvé une cuisinière. Ce n'est pas un cordon bleu et, certainement, elle ne réussira pas la daube et les gnocchis comme Maria, mais Soeur Louise, qui la connaît, répond de son honnêteté. Pour le moment, une telle vertu prime tous les talents. Aussi Mme d'Argène a-t-elle retrouvé ce calme, cette sérénité qui donnent tant de relief à sa distinction. Elle recommence à sourire, à faire des projets, et réussit à oublier sa broche de topazes roses qu'elle ne reverra jamais.

Elle va donc pouvoir se donner aux préparatifs de sa vente de charité, dont la date approche, et qu'elle avait oubliée au temps de ses ennuis. Il faut aller vite, car, malgré les bonnes volontés qui l'entourent, la tâche sera rude si l'on veut être prêtes à temps. Les cartes ont déjà été distribuées par les dames patronnesses, les artistes bénévoles chargés d'organiser le programme musical multiplient les répétitions, sous l'autorité sans défaillance de Mme Richard, et le préau de l'école paroissiale sera bientôt livré aux spécialistes chargés d'y installer les comptoirs.

Dans une telle occurrence, Mme d'Argène, présidente effective de l'oeuvre des campagnes, garde tout son sang-froid et sa présence d'esprit. Ce temps d'automne sans soleil, qui fait ressembler son jardin à une nécropole, ne l'attriste pas : sa cuisinière arrivée la veille, lui a fait une purée de pommes de terre un peu grumeleuse et une escalope « pas du tout mauvaise », dont elle a eu la sagesse de se contenter.

De ce côté-là, plus de soucis ; sa vente l'occupe bien davantage : les objets à vendre, emmagasinés chez elle, sont en vraie pagaïe, comment va-t-elle s'en tirer ? Il y a bien les petites Belnot... mais Rosie, fiancée, ne va plus nulle part, et, aujourd'hui dimanche, André sera là. Comment lui demander de le quitter, pour mettre de l'ordre dans le vestibule-magasin de la rue des Fougères.

Et voici qu'au sortir de la messe, elle se trouve, sans l'avoir cherché, en présence des dames Belnot.

— Et ce fiancé, où l'avez-vous caché ? s'exclame-t-elle en jetant autour d'elle un regard surpris.

— Il n'a pu venir aujourd'hui, répond Mme Belnot contrariée.

— Pas malade ?

— Pas du tout, mais retenu par un déjeuner d'anciens camarades de régiment. Nous sommes trop loin de Paris pour qu'il ait pu venir après.

— C'est vrai ; allons, chère petite, un peu de patience. Vous le verrez dimanche et vous l'amènerez à la vente. Sa mère m'a envoyé un très joli lot, il faut qu'il le voie en bonne place !

— Il ira certainement, affirma Mme Belnot.

— Certainement, répéta Rosie pour dire quelque chose.

Toute à son idée, Mme d'Argène enchaîna :

— Mes petites amies, puisque M. Duparc n'est pas avec vous aujourd'hui, vous seriez tout à fait gentilles de venir m'aider. Cette bonne oeuvre vous ferait oublier un moment l'absence du fiancé...

— Très volontiers, s'empressa de répondre Rosie.

C'est ainsi que, dans l'après-midi, elles allèrent rue des Fougères. Il y avait dans le vestibule des colis empaquetés, des corbeilles remplies de broderies, de lainages, de cartons, tout ce qui constitue l'ordinaire des bazars de charité.

Marinette obéissait avec gentillesse aux instructions qui lui étaient données ; elle triait, notait, déballait, pensait beaucoup à André. « Pourquoi n'est-il pas venu ? s'inquiétait-elle.

Rosie y pensait aussi et, en même temps, à un autre dont elle aurait bien voulu entendre le nom.

Dans la pièce voisine, des jeunes filles écrivaient des chiffres sur des étiquettes et des numéros dans des carnets à souche. Mme d'Argène allait de l'une à l'autre, donnant conseils et encouragements. Mlle Ginelle n'était pas là.

— Attendez-vous Madeleine ? demanda Rosie, n'y pouvant plus tenir.

— Non. Ces dames sont parties pour Paris, hier.

Bien qu'elle fût informée de leur projet de voyage, Rosie reçut cette explication comme un coup de poing sur les épaules. Tout se brouilla pour elle, elle ne vit plus le bibelot qu'elle tenait, bibelot heureusement incassable, car il s'échappa de sa main pour tomber sur le beau carrelage rouge et noir. Un étau lui serra la gorge, tandis qu'elle pensait :

« Elle est allée le rejoindre. En ce moment, à cette minute même, ils sont ensemble, je le jurerais ! Pourquoi est-il revenu dans ma vie ? Avant lui, je me croyais heureuse. Je ne l'étais pas, mais je le croyais et je ne désirais rien de plus. Pourquoi est-il revenu si tard, trop tard ?

Marinette qui avait entendu Mme d'Argène et Rosie, comprit le désarroi de sa soeur.

— Aide-moi à ficeler ce paquet, dit-elle, je n'y arrive pas. Et puis, n'oublions pas que maman nous attend pour le thé.

Mme d'Argène se récria, on prendrait le thé chez elle, Clémentine avait préparé un gâteau.

Mais Marinette, prenant pour une fois le rôle de l'aînée, ne céda pas : leur mère était seule à la maison, il fallait lui faire aussi sa part.

— Alors, tous mes regrets, mes enfants. Vous m'avez rendu service et fait du bon travail, merci. Je compte sur vous samedi, pour le dernier coup de feu.

— Entendu.

— Il fait vraiment trop froid chez elle, expliqua Marinette. Son vestibule est une glacière. Rentrons vite nous réchauffer.

— Tu as deviné que j'avais froid, et autre chose encore, n'est-ce pas, Marinette ?

— Oui, Rosette.

— Chérie, je suis désespérée. Comment Madeleine ne lui plairait-elle pas ? Mon seul réconfort est de penser que tu seras heureuse.

— Je n'en suis pas si sûre, soupira Marinette. Comment pourrait-il renoncer à toi ?

Le soir, Rosie écrivit dans son livre de souvenirs :

« L'affaire marche. Je n'ai pas osé le demander à Mme d'Argène, ma voix aurait trahi mon émotion, mais je sens qu'ils se sont vus aujourd'hui, qu'ils se sont expliqués, peut-être mis d'accord. Je n'en mourrai pas, mais, toute ma vie, je traînerai derrière moi ce rêve mort. Quoi qu'il arrive, rien ne me remplacera ce que je perds aujourd'hui. »

*

« ... Je sens qu'ils se sont vus aujourd'hui, qu'ils se sont expliqués... » Chose curieuse, c'était vrai.

En effet, Mme Ginelle et sa fille étaient allées à Paris, sur les instances de Mme d'Argène, pour y rencontrer Jean-Marc. Il n'y avait aucune surprise dans cette rencontre. L'officier, que toute sa famille poussait au mariage, avait été sensible au charme discret de Madeleine. Mme Ginelle, très désireuse de voir s'accomplir cette union, avait décidé sa fille à revoir le jeune homme, qui ne lui déplaisait pas. C'est ainsi qu'elles se trouvaient à Paris, en ce dimanche d'automne.

Une rencontre dans un musée avait été proposée par Mme d'Argène, mais Madeleine avait répondu très simplement :

— Un musée n'est pas un endroit favorable à la conversation. Je préfère rencontrer M. Bréville chez ma tante. Lui et moi, savons pourquoi.

Maintenant, les deux candidats au mariage sont assis face à face dans le salon de Mme Bertier, où la famille les a laissés seuls. Jean-Marc considère avec sympathie la jeune fille aux traits purs qui, sans rougir, lui livre son regard ; entre eux, un courant s'établit, ils savent qu'ils comprendront et qu'ils seront compris.

— Nous ne sommes plus au temps des airs surpris d'une rencontre inopinée à l'Opéra-Comique, dit-elle. Nous savons pourquoi nous sommes ici et nous voici au coeur de notre sujet.

— J'aime votre simplicité, mademoiselle. Elle rendra facile notre entente.

— Je l'espère. Dites-moi, si Mme d'Argène ne s'était pas mis en tête de nous marier, si elle ne vous avait pas parlé de moi comme d'un parti possible, auriez-vous pensé à demander ma main ?

Elle le regardait bien en face : il baissa les yeux.

— Peut-être... sans doute...

— Soyez franc, c'est promis.

— Eh bien ! je ne crois pas.

— Est-ce que je vous déplais ?

— J'ai rarement rencontré une femme qui me plaise autant que vous.

— Ne désirez-vous pas vous marier ?

— Je ne le désirais guère. Vous m'avez fait changer d'avis.

— C'est très gentil, mais... Répondez-moi sans détour. Il y va de notre avenir... Avez-vous le coeur tout à fait libre ?

Elle vit rougir ce mâle visage, se troubler ces yeux qui ne cillaient jamais, et, mettant sa main sur celle du jeune homme, elle dit doucement :

— Cela suffit. Vous avez répondu.

Un rictus douloureux, qui voulait être un sourire, tordit les lèvres de Jean-Marc, Madeleine se pencha vers lui :

— Nous pouvons être de grands amis, dit-elle, nous le sommes déjà puisque j'ai deviné votre secret et que vous allez me faire vos confidences.

— Vous avez deviné !

— Mes amies disent que mon coeur a des antennes... je crois qu'elles ont raison. Je vous ai vu, cette soirée de fiançailles quand vous lui avez été présenté, elle était ravissante. J'ai vu le choc qui vous a secoué, j'ai vu changer votre visage. Et je l'ai vue, elle pâlir et trembler. Ce fut bref. Vous vous êtes raidi, vous êtes devenu de glace, elle a cherché dans vos yeux ce qu'elle désirait y voir, mais vous ne la regardiez plus. Ce soir-là, je vous ai observés l'un et l'autre ; elle, fébrile et trop gaie, vous, trop distant, avec un sourire amer qui ne vous quittait pas.

« Et puis, il y a eu le thé chez Mme d'Argène. Vous avez affecté de ne pas vous approcher d'elle, de ne pas la voir. Les quelques mots que vous avez

dits devant elle étaient pour vous convaincre de son amour pour un autre. Je vous ai vu porter des regards de haine sur la bague de fiançailles. Vous avez cherché à me plaire, par dépit, et puis, puisque vous la croyez perdue pour vous, vous consentez à me demander en mariage, par vengeance.

— Oh non ! pas cela !

Les coudes sur les genoux, il cachait son visage entre ses mains. Madeleine respecta son émotion ; s'il l'avait regardée, il eût été surpris de la joie qui émanait d'elle.

— Jean-Marc, dit-elle enfin, rien n'est perdu. Vous n'êtes pas arrivé trop tard.

— Elle est fiancée.

— *Seulement* fiancée.

— Elle ne m'aime pas, dit-il sourdement. Si elle m'avait aimé, elle m'aurait attendu.

— Attendu ? Vous étiez-vous déjà rencontrés ?

C'est vrai, elle ne savait pas. Elle croyait à un coup de foudre imprévisible dont rien, désormais, ne saurait les déprendre. Alors, il lui narra l'histoire de Montclair et elle s'émerveilla.

— Jean-Marc, n'aurez-vous pas le courage de défendre votre bien ? Rosie est à vous, elle vous aime, je le sens, mon coeur a des antennes. La laisserez-vous sans lutte à un autre ? Moi, j'aurais pu répondre à Mme d'Argène...

Elle se tut, visiblement émue.

— Répondre quoi ?

— Moi non plus, je ne suis pas libre, je me suis déjà promise à l'Epoux qui ne déçoit jamais. Ma famille le craint, mais je saurai bien lui faire comprendre où est mon bonheur. Cela, j'aurais pu le confier à Mme d'Argène et vous laisser à un autre destin, mais j'ai compris que l'irréparable allait se commettre, que vous gâchiez votre vie et celle d'une jeune fille qui vous aime. Alors, j'ai cru être bonne à quelque chose, en vous rencontrant d'abord, pour vous ouvrir les yeux.

— Madeleine, mon amie, vous dites qu'elle m'aime, je vous crois. Et j'aurai tous les courages ! s'écria-t-il en tournant vers elle un visage resplendissant de joie.

## VII

CE SAMEDI-LÀ, veille de la tempête, Rosie se rendit seule à l'école paroissiale, lieu du rendez-vous fixé par Mme d'Argène. Marinette devant aller à son cours de dessin.

Dans le préau, les comptoirs offraient un agréable spectacle ; la présidente en était fière.

— Ma chère petite, je vous laisse le soin de déposer harmonieusement tout cela, et je vais voir où en est le buffet. Ces demoiselles sont bien gentilles, mais pas assez débrouillardes. Et voici que l'on m'appelle au téléphone ! Depuis ce matin, cela n'arrête pas.

Rosie prit plaisir à mettre en valeur dentelles et porcelaines, notamment le « déjeuner » de Mme Duparc. André le verra en arrivant, demain — demain, redoutable avenir auquel Rosie n'ose pas penser. Aura-t-elle le courage nécessaire pour achever son oeuvre, bouleverser les deux familles, humilier André, se condamner elle-même à une vie solitaire ?

— S'il n'y avait que moi ! Mais il y a Marinette et son chagrin !

Mme d'Argène l'avait laissée seule dans le préau, elle eut soudain la sensation d'une présence derrière elle. Elle se retourna, sans pressentiment. Jean-Marc était là. Il la regardait du regard qu'elle avait subi à Montclair et retrouvé une brève seconde, le soir de ses fiançailles, un regard qui la prenait et, cette fois, voulait la garder. Elle ne fit pas un geste, il ne s'approcha pas, mais elle se sentait plus près de lui que si elle eût été dans ses bras.

— Pardon, dit-il enfin d'une voix rauque.

Elle ne demanda rien, il ne s'expliqua pas. Par ce seul mot, tout fut dit. Ils continuaient à se regarder, ne pouvant croire à la réalité de cette rencontre.

— Je savais bien que je vous retrouverais, reprit-il sourdement.

— Je crois en la bonté de Dieu.

— Moi aussi. Il ne vous aurait pas mise deux fois sur ma route si nous n'étions pas destinés l'un à l'autre.

— Pourtant, je suis fiancée.

— *Seulement* fiancée, fit-il répétant les paroles de Madeleine. Rappelez-vous Montclair. C'est là que nous nous sommes reconnus — oui, moi du moins, je vous ai reconnue. Vous sembliez venir à moi du fond des âges. Ce jour-là, je n'ai même pas remarqué que vous étiez jolie ; vous étiez celle que j'attendais. Après le concert, je vous ai cherchée : la foule vous avait emportée. Je ne vous ai pas revue, mais je savais que je vous retrouverais un jour. Pour hâter ce jour, je suis retourné l'an passé à Montclair. Vous n'y étiez pas. Je me suis juré de vous attendre jusqu'à l'heure choisie par la Providence pour nous réunir. Cette heure est venue.

— Vous vous étiez juré de m'attendre et vous avez pensé en épouser une autre !

— Vous étiez fiancée, j'ai cru à votre indifférence... Mais *l'autre* m'a ouvert les yeux. Tout cela, je vous le raconterai un jour. Aujourd'hui, il n'y a que vous et moi, mon amour.

C'est tout ce que Jean-Marc peut dire à Rosie. Qu'aurait-il pu ajouter à ces paroles définitives ? Elle sait maintenant que les obstacles n'existent pas pour lui, qu'il se considère, et elle avec lui, comme des êtres privilégiés destinés de toute éternité à s'aimer et qui, séparés par la vie, se sont enfin retrouvés. Quel beau miracle ! Tant de couples, ainsi faits pour le grand amour, errent dépareillés, âmes en peine, sans se rencontrer jamais !

Mme d'Argène est revenue. Elle s'étonne de voir son neveu dans le préau.

— Figurez-vous, dit-elle, que ce grand garçon est arrivé ce matin, sans crier gare, pour assister à notre vente. Il sera demain un client sérieux, mais je ne pensais pas le voir ici ce soir...

Puis elle s'éloigne, appelée une fois de plus par la sonnerie du téléphone.

Sa vente, heureux prétexte, dit Jean-Marc, une flamme gaie dans ses yeux. C'est pour vous seule que je suis venue, ma chérie.

Dimanche, il fait beau. Mme Belnot est contente parce que, depuis son lever, Rosie fredonne, chante ou rit, et que, bientôt, André sera là. Marinette reste soucieuse, mais, quand elle regarde sa soeur, son souci semble s'alléger et, parfois, un vrai sourire lui rend sa grâce et sa jeunesse.

Voici l'heure d'aller à la messe, André n'arrive pas.

— Il nous rejoindra à l'église, décide Rosie qui veut toujours être à l'heure.

Mais la messe se passe. André n'est pas là. Rentrée chez elle, Mme Belnot trouve un télégramme qui explique tout : « Manqué train, arriverai quinze heures. » Les joues trop pâles de Marinette reprennent de fraîches couleurs.

— Il a manqué son train, c'est malin ! remarque Rosie.

— Cela peut arriver à tout le monde, rétorque Mme Belnot.

Evidemment ! Et Rosie imagine ce qui s'est passé : il a vécu une semaine pénible, troublé par les allusions concernant Marinette ; il s'est interrogé, a fait des comparaisons entre les deux soeurs, tiré des conclusions. Ce matin, au moment de partir, il aura manqué de courage, comme la semaine dernière, puis il s'est décidé, comme on se jette à l'eau et, après avoir télégraphié, a pris le train suivant. C'est bien clair.

Le déjeuner à peine terminé, Rosie se prépare à sortir.

— La vente commence à deux heures, dit-elle. J'ai promis à Mme d'Argène d'être là de bonne heure. Vous m'y rejoindrez avec André.

— Tu ne peux faire cela ! s'exclame M. Belnot. Tu attendras André ici.

— Impossible, père. André n'avait qu'à ne pas manquer son train.

— Tu n'est pas tendre, dit Mme Belnot amère.

Une discussion s'ensuivit entre Rosie et ses parents, mais la jeune fille était si décidée à faire sa volonté que de peur de gâter cette journée, M. et Mme Belnot, réprobateurs, la laissèrent partir sans ajouter un mot.

Le temps continue à être parfait. André n'est est pas moins assez sombre quand, peu après trois heures, il arrive chez les Belnot. Dès le vestibule, il rencontre Marinette. Est-ce pour l'attendre qu'elle se trouve là? Parole d'honneur, elle semble émue... C'est pourquoi, sans doute, André, à son tour, est ému. Il ne s'inquiète pas de l'absence de Rosie, et écoute à peine les excuses embarrassées de la petite soeur.

— Elle regrette bien, mais on comptait sur elle. C'est la faute de ce train manqué...

— Oui, ce train manqué. J'aurais dû renoncer à ce voyage, mais je n'ai pas pu, il y avait trop longtemps que...

— Que vous n'aviez pas vu Rosie, n'est-ce pas? Comme vous l'aimez!

— Je n'en suis plus si sûr... Elle est devenue si étrange, elle paraît tenir si peu à moi! J'ai l'impression que nos fiançailles lui pèsent.

— Et vous en êtes très malheureux.

— Petite Marinette, pourquoi cet air de biche aux abois? Pourquoi ces larmes dans vos yeux? Rosie aurait-elle raison?

— Rosie a toujours raison, répond une voix mourante.

Un élan les jeta l'un vers l'autre, quand la porte s'ouvrit, livrant passage à Mme Belnot, qui ne s'étonna pas de les voir ainsi rapprochés. Elle ne pensait qu'à excuser Rosie et à consoler le fiancé. Mais, depuis longtemps, celui-ci n'avait eu l'air si joyeux, et Mme Belnot, surprise et rassurée, le fit entrer au salon.

Vers quatre heures, les Belnot et André se rendirent à l'école paroissiale. Le préau était une ruche bourdonnante, les acheteurs se pressaient aux comptoirs, les vendeuses rivalisaient de grâce et d'habileté. Mme Belnot, tout de suite accaparée par des dames amies, laissa les deux jeunes gens à leurs emplettes en leur donnant rendez-vous, une heure plus tard, au buffet.

— Allez voir le cadeau de Mme Duparc, recommanda-t-elle. Vous trouverez Rosie de ce côté-là.

En effet, Rosie était là, près d'un grand jeune homme qu'André reconnut: le neveu de Mme d'Argène, le presque fiancé de Madeleine. Ils se regardaient, oublieux de tout ce qui les entourait, avec, sur leurs visages, un tel rayonnement de bonheur qu'André en fut ébloui. Il s'arrêta un moment, le souffle coupé, porta son regard sur Marinette angoissée, lui prit doucement la main et l'entraîna vers un autre comptoir.

— Ne les dérangeons pas, dit-il, serrant très fort la petite main qu'il tenait. Je comprends, reprit-il, je comprends tout.

Le film de ses fiançailles et des semaines qui les avaient suivies se déroulait en son esprit: la rencontre de

**Etes-vous déprimée ? Nerveuse ! Sans énergie !**

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

*Correspondance strictement confidentielle.*

**LES PRODUITS SANO Enrg.,** (pour le Canada seulement)
**Mme CLAIRE LUCE,**
**Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.**

**Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A"**
**Ecrivez lisiblement ci-dessous :**

*Votre nom*.....

*Votre adresse*.....

*Ville*..... *Prov.*.....



**Coupon d'abonnement** LE FILM

*Canada et Etats-Unis*

1 an..... $1.00 2 ans..... $1.50

☐ **IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

*Nom*.....

*Adresse*.....

*Ville*..... *Province*.....

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE** 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

l'officier, la migraine de Rosie, son changement d'humeur, sa découverte des sentiments de Marinette, enfin tout, sauf la genèse du grand amour. Cela, Marinette le lui dira un jour. Aujourd'hui, c'est de son propre bonheur qu'il s'agit.

— André, dit une pauvre petite voix à côté de lui, André, vous avez mal !

— Mal, moi ? Oh ! petite chérie !

La main qu'il tient est serrée plus fort encore, comme s'il voulait faire passer en elle sa part de la joie qui monte en lui.

C'est ainsi qu'un grand garçon qui, sans connaître son coeur, savait seulement que ses fiançailles avec Rosie ne lui avaient pas apporté de joie, sentit chanter en lui un hymne de délivrance. Sa tendresse pour la petite amie si douce venait de rompre ses chaînes, et le sérieux André protocolaire eut un beau rire d'enfant heureux.

•

Quand les parents Belnot et Duparc eurent exprimé leur indignation de ce changement de programme, il ne leur resta qu'à l'approuver. Marinette était si heureuse !

Quant à Rosie...

C'est encore dimanche, un soir de clair de lune. Dans l'allée du jardin, qui conduit à la rivière, Jean-Marc penche sa haute taille pour mieux se faire entendre de sa bien-aimée. Leurs mains sont unies, leurs regards sont mêlés. Il dit, d'une voix ardente, des paroles vieilles comme le monde, mais il leur semble que, nées ce soir, elles sont prononcées pour la première fois.

EVELINE LE MAIRE.

# LES DERNIERS POTINS DE HOLLYWOOD

### En famille

Will Rogers Jr., fait un tour d'Europe avec sa famille. Il déclare que ses deux fils sont en âge de comprendre et de s'instruire au cours d'un tel voyage, et, comme tout mari de bonne compagnie, il ajoute qu'il est d'avis qu'en général un couple normal doit voyager ensemble.

### Richard-Coeur-de-Lion

L'histoire filmée de *Richard-Coeur-de-Lion* sera l'une des principales productions de Columbia Studio, pour 1953-54. Fils de Henri II d'Angleterre, et de Eleanor d'Aquitaine, il devint célèbre pour sa chevalerie devant la rébellion et la guerre. Sa participation à la troisième croisade de Terre Sainte, qu'il conduisit avec Philippe II de France, contre les Sarrasins, contribua surtout à lui valoir ce titre.

### L'appas . . .

Désirez-vous à tout prix capturer un coeur masculin qui jusqu'ici vous est resté réfractaire ?... Cultivez votre voix et ce bel atout... le regard... C'est Julia Adams qui le déclare, de même que Joan Weldon, une jolie starlette. Une voix au diapason trop élevé, strident, est une plaie que les hommes évitent autant que possible. Quant aux yeux, ce n'est pas sans raison, fait Julia aux regards enjôleurs, qu'ils sont appelés les « miroirs de l'âme ». Ce n'est pas tant la forme et la couleur qui comptent, mais la manière de s'en servir. Et puis, le sourcil doit être bien arqué, et bien dessiné. Et, ajoute Joan Weldon, une chanteuse d'opéra, « la voix a beaucoup plus d'importance, et elle est un moyen plus sûr que les gorges plongeantes, car en général, les hommes recherchent d'instinct ce que la discrétion oblige à deviner. »

### You never can tell

« On ne sait jamais ce que nous réserve l'avenir », dit Marie Blanchard, qui dès l'âge de neuf ans, enseignait la danse à ses petites amies, lorsqu'elle fut terrassée par la paralysie infantile. Sa mère ne cessa de pratiquer les massages et de l'obliger à toutes sortes d'exercices qui, non seulement eurent raison de la terrible maladie, mais, — comme c'est le résultat ordinaire des exercices, — lui valurent une des plus belles tailles de tout Hollywood.

### Amie des animaux

Joyce MacKenzie possède toute une ménagerie autour de sa maison. La liste renferme trois chiens, deux chats, quatre aquariums, deux « love-birds » et un essaim d'abeilles.

### Entraide

Teresa Wright m'explique pourquoi les photos de Helen Hayes et de Bette Davis ornent les murs de sa loge. « Elles me suivent partout où je vais », fait-elle, « car elles représentent une des phases importantes de ma carrière. J'avais 19 ans, je n'étais qu'une jeune fille à l'aspect un peu trop frêle. J'étais une sincère admiratrice de Helen Hayes que j'avais vue dans *Regina Victoria*. Je le lui écrivis, et elle m'adressa une photo autographiée. Ce geste eut une réelle influence sur ma décision de devenir actrice. Trois ans plus tard, je fus remarquée à Broadway par Samuel Goldwyn qui me confia le rôle de la fille de Bette Davis dans *The Little Foxes*. Bette, sensible au talent manifesté par Teresa, la complimenta en lui remettant sa photo dédicacée. Depuis, Miss Wright a fait du chemin, elle a obtenu un *Oscar* dans *Mrs. Minniver*, et a rempli plusieurs rôles de premier plan, notamment dans *The Best Years of Our Lives, Pride of the Yankees.*

### Les années se suivent . . .

Marilyn Erskine n'est pas la seule actrice de la nouvelle génération à déplorer que la renommée retentissante du cinéma n'ait pas conservé l'habitude qui faisait de chaque étoile une reine que ses admirateurs (innombrables) attendaient immanquablement à la barrière du studio, comme des chevaliers servants prêts à la couvrir de fleurs et de bijoux. De nos jours, constate l'actrice avec dépit, une fois les prises de scènes terminées, on s'empresse de se démaquiller, de sauter dans sa voiture, et, vogue la galère, en route pour le logis familial ». Car, il faut bien l'avouer, il s'y trouve, presque dans tous les cas, un mari et des enfants qui attendent. Cela remplace fort bien les nombreux serviteurs d'autrefois, à notre avis. Ce n'est plus la fiction du studio, mais la réalité d'une famille et les responsabilités qu'elle comporte... avec ses bonheurs aussi, ses bonheurs simples, préventifs sûrs des extravagances inutiles. « Tout de même », reprend-elle, « ce devait être une merveilleuse existence que celle d'une actrice adulée... et je me prends à regretter de n'être pas une de ces héroïnes de la légende qui veut que l'ont ait été heureux de boire le champagne dans le mignon soulier d'une grande vedette ». Que voulez-vous, petite Marilyn, non seulement les temps ont changé ; mais les souliers aussi. Qui oserait, aujourd'hui, verser la précieuse liqueur dans un soulier ouvert aux deux bouts... ?

## NOTRE TELEVISION CANADIENNE VA DE L'AVANT

[ *Suite de la page 9* ]

cune de ces antennes, dont la base est d'environ 10 pieds carrés, pèse une tonne. Ces gros cornets métalliques reçoivent les ondes micrométriques et les dirigent vers le guide d'ondes et les instruments amplificateurs que renferme l'édifice situé au pied du pylône. Après avoir été amplifiées un million de fois, les ondes remontent à une autre antenne qui les oriente en un faisceau vers le pylône suivant.

Ces antennes qui agissent comme des lentilles concentrent tellement efficacement les ondes qu'il faut seulement un watt d'électricité — environ la quantité requise pour allumer une lampe de poche — pour couvrir la distance entre deux pylônes, laquelle varie de 25 à 30 milles.

Les télérécepteurs postés le long de l'itinéraire du réseau ne pourront capter les programmes qu'il transmettra, à cause de l'étroitesse du faisceau et de la haute fréquence des ondes.

Les relais terminus de Toronto et d'Ottawa sont situés dans les édifices de la compagnie Bell logeant l'outillage téléphonique. Le sommet du pylône, érigé sur le toit de l'édifice de la compagnie Bell à 76 ouest, rue Adelaide, se trouve à environ 370 pieds du niveau de la rue. Il est une des plus hautes constructions de la ville. Le relais terminus de Montréal est situé sur un point élevé du Mont-Royal, en dehors du parc. L'extérieur de l'édifice est en pierre pour s'harmoniser avec le paysage.

Le tronçon Toronto-Montréal a une capacité de 12 voies de télévision, soit six dans chaque sens. Deux voies dans chaque sens seront mises en service au début. Une partie sera mise à la disposition de Radio-Canada pour la transmission des programmes de télévision. L'autre paire procurera à la compagnie de Téléphone Bell des circuits téléphoniques interurbains additionnels pour acheminer le surcroît d'appels entre Toronto, Ottawa et Montréal. Des voies additionnelles d'une capacité de 12 canaux de télévision à sens unique ou de 12,000 circuits téléphoniques peuvent être mises en service lorsque requises.

Selon M. A.-J. Groleau, ingénieur en chef de la compagnie Bell, le relais radiotéléphonique à ondes micrométriques est le moyen le plus économique et le plus efficace de transmettre des conversations téléphoniques interurbaines et des programmes de télévision d'une ville à l'autre. C'est l'accroissement du volume des appels interurbains depuis la fin du dernier conflit mondial et le besoin de transmettre les programmes de télévision d'une ville à l'autre qui a incité la compagnie à entreprendre la construction d'un réseau qui répondrait à ces deux besoins.

On entendra donc bientôt cette annonce historique : « Ce programme émanant des studios de télévision de Radio-Canada à Toronto vous parvient par voie du poste CBFT à Montréal. » C'est alors qu'un nouveau pas aura été franchi au Canada dans le développement des communications.

C'est avec grande célérité qu'on achèva, dernièrement, l'installation du troisième poste de télévision de Radio-Canada au pays : CBOT, à Ottawa.

Les travaux furent complétés assez tôt pour que les cérémonies du couronnement soient projetées sur film, le soir même, aux citoyens de la capitale — tout comme à CBFT et à CBLT (Toronto).

CBOT a été aussi pourvu d'un équipement émissions qu'en utilisant un équipement temporaire ; l'installation finale sera terminée plus tard dans l'année.

Le pouvoir de l'émetteur de télévision, à Ottawa, sera de 5 kilowatts vidéo, et 2½ kilowatts audio. L'antenne d'un nouveau type, sera pourvue de 12 éléments, assurant à CBOT une puissance effective de rayonnement de 50 Kw. Il s'agit ici d'un procédé unique dont l'usage sera peut-être répandu plus tard en d'autres installations de télévision.

### Constante vérification

CBOT a été aussi pourvu d'un équipement d'essais électronique fort complexe, et bien particulier au système Marconi. On pourra ainsi vérifier de façon exacte, à tout instant, le fonctionnement de l'émetteur, et s'assurer de la valeur et de la qualité de chaque élément individuel dans l'installation. Le générateur de synchronisation produit également des formes d'ondes servant à la vérification rapide du fonctionnement de l'émetteur.

La modulation de l'émetteur video se fait sur un étage de basse puissance. Ce système, nouveau en Amérique, s'est révélé fort efficace. Il donne un

### Grande efficacité

excellent rendement, et rend inutile le filtre d'élimination partielle de la bande latérale.

La suppression partielle de la bande latérale s'accomplit dans les étages de sortie de l'émetteur ; de tout ce procédé résultent une plus grande efficacité et un coût d'opérations réduit.

Ce fut la compagnie Marconi qui construisit les premiers émetteurs de télévision en Angleterre. Ces émetteurs, opérés par la British Broadcasting Corporation, desservaient déjà la population britannique en 1937.

Pionniers dans le nouveau medium, les techniciens anglais ont pu ainsi fournir à la télévision d'aujourd'hui une précieuse expérience. Les équipements de la Marconi Wireless Telegraph sont fort en demande auprès des ingénieurs électroniques dans le monde entier. Quant à l'émetteur d'Ottawa, son fonctionnement sera surveillé de près, non seulement par les citoyens de cette ville, mais aussi bien par tous les techniciens de l'Amérique, car il résulte d'une installation nouvelle et tout à fait unique sur le continent.

La compagnie Marconi, ayant fourni l'équipement de TV à CBOT, sera directement responsable de son installation.

## Les Magiciens de Hollywood

[ *Suite de la page 11* ]

pas encore partie de l'Union, et que le nombre des étoiles n'est pas strictement exact, ils se hâtent d'écrire à Hollywood afin de mettre la chose au point.

Les meilleures sources de renseignements des accessoiristes sont les salles d'encans, les musées, les magazines d'autrefois et les anciens catalogues des maisons de commerce. Récemment, on a dû faire des recherches relatives à l'outillage d'une fabrique de chaussures vers 1900, avant de tourner *Carrie*, version filmée du célèbre roman de Theodore Dreiser, et l'on a eu la surprise de constater que, depuis un demi-siècle, la mécanisation moderne avait apporté peu de modifications dans le domaine de la cordonnerie.

## Les derniers potins de Hollywood

### Ici et là . . .

Sol Siegel sera le producer de *Three Coins in the Fountain* qui sera filmé en Italie au cours de l'été. Parmi les vedettes américaines qui se rendront en Italie pour ce film : Barbara Stanwyck, Clifton Webb, Gene Tierney, Jeanne Crain, Louis Jourdan. Jean Negulesco dirigera. — Esther William dont le troisième enfant est attendu en octobre est déjà retenue pour son prochain film *Athena*. C'est l'histoire de cinq soeurs dont la vie est ruinée par une adhésion exagérée à l'astrologie et à la numérologie.

# LES MOTS CROISES DU "FILM"

**Problème numéro cent quatre-vingt-neuf**

## HORIZONTALEMENT

1—Qui a de l'élégance. — Qui parle de soi sans orgueil.

2—Vaisseau, bâtiment. — Nom de notre vedette.

3—Prend pour modèle. — Prénom de notre vedette. — Qui sont à moi.

4—Qui se meut avec célérité. — Association de différentes choses. — Economiste allemand, auquel est due la première idée du Zollverein.

5—Roue à gorge d'une poulie. — Patriarche biblique.

6—Première conjugaison. — Préfixe qui signifie réunion. — Fleuve de Russie. — Négation.

7—Qui n'est pas cuit. — Bison d'Europe.

8—Connais. — Sorte de caleçon bouffant des danseuses.

9—De l'alphabet grec. — Espace de terre.

10—Particule du dialecte provençal. — Dans. — Créé. — Cela.

11—Ville d'Allemagne (Wurtemberg). — Evénement fortuit.

12—Amalgame d'étain qu'on applique derrière une glace. — Etendue d'eau peu profonde et sans écoulement. — Petite hutte.

13—Ville de Suède sur un tributaire du lac Maelar. — Première femme. — Consacrer par un voeu.

14—Exercer une action contraire. — Fruit d'un jaune pâle et plein d'un jus acide.

15—Roi de Hongrie qui favorisa la propagation du christianisme. — Petit bonnet rond.

## VERTICALEMENT

1—Rendre ivre. — Assemblage de deux choses cousues.

2—Genre de labiacées d'Europe, improprement désignées sous le nom d'*orties*. — Soupape dans le jeu d'une pompe.

3—Para avec adresse. — Avant d'un navire. — Fis une mise.

4—Lieu où l'on demeure. — Changement en bien ou en mal qui survient au cours d'une maladie. — Action de nager.

5—Mesure agraire. — Se dit des parents issus de frères ou de soeurs. — Plante textile.

6—Négation. — Se suivent dans *Marne*.

7—Douze mois. — Règle double.

8—Sans inégalités. — Grain du chapelet.

9—Lac du Soudan d'Afrique. — Créé.

10—Fleuve de Russie né dans l'Altaï. — Symbole chimique du calcium.

11—Peine des damnés privés de la vue de Dieu. — Habileté acquise par l'habitude. — De peu de valeur.

12—Expatriation due à une contrainte légale ou morale. — Cause une sensation caustique. — Jeu de hasard qui se joue avec des cartons numérotés.

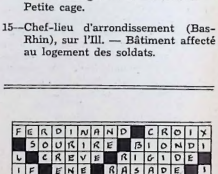
13—Homme politique allemand, né à Nassau. — Saison. — De peu de longueur.

14—Dans la poésie du moyen âge, genre de dialogue où les interlocuteurs échangent des invectives. — Petite cage.

15—Chef-lieu d'arrondissement (Bas-Rhin), sur l'Ill. — Bâtiment affecté au logement des soldats.

---

**SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER**



# ÉLÉGANTE JEUNESSE

4269

4271

4271

4206

No 4269. — Robe et boléro pour jeunes filles. Grandeurs 10 à 16. Métrage requis pour taille 12 : 4⅝ v. en 35″, 4¼ v. en 39″, 3⅝ v. en 44″. Ceinturon : ¼ v. en 35″ ou 39″. Prix 35¢

No 4271. — Robe pour jeunes filles. Métrage requis pour taille 14 ; version à manches courtes : 4⅛ v. en 35″, 3½ v. en 39″, 3 v. en 44″. Col, ceinture et revers : ⅝ v. en 35″ ou 39″. Élastique pour ceinture : ⅞ v. en 3½″ de large. Version à manches longues : 5¼ v. en 35″, 3⅛ v. en 44″, 2¾ v. en 54″. Ceinturon : ⅞ v. en 35″ ou 39″. Prix 35¢

No 4206. — Robe pour jeunes filles. Grandeurs 10 à 16. Métrage requis pour taille 10 : 3½ v. en 35″, 3¼ v. en 39″, 2¾ v. en 44″. Prix 35¢

CES PATRONS SONT IMPRIMÉS EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons du *"Film"*, Dominion Patterns Co. Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns Co., 200 Madison Avenue, New York, N.Y. U.S.A.

# *Un ensemble parfait*

## LE SAMEDI

Vous passionnera tous. Vous y trouverez des *portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, de la vie, des articles de fond.* Il vous donnera un point de vue original sur les problèmes de l'heure, vous distraira par *ses nouvelles et ses romans illustrés.*

## LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en *chroniques de mode,* il vous tiendra à la pointe de l'élégance et vous facilitera par *ses nombreux* conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de *son roman d'amour complet,* vous aimerez à faire lire *ses articles* autour de vous.

## LE FILM

Mais ouvrez-le, vous y trouverez ! . . .

- Nombre d'articles sur vos vedettes préférées . . .
- Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios . . .
- Vous apprécierez un roman complet.
- Vous y trouverez des mots croisés.

**Au service de la famille les magazines canadiens qui enrichissent la conversation**

**REMPLISSE**
**SELON VOT**

M J J ASSELIN
6723 ST DENIS
VILLE
17316
AV54-R-79949